

**car je suis une erreur**

**(lettre à mon père  
avant que de mourir)**

le 6 décembre 2005 Christian Isidore Angelliaume

## Car je suis une erreur

(lettre à mon père  
avant que de mourir)

*De deux, on ne sait qui meurt le premier, et je ne veux pas que tu ne saches pas ce que de mon côté j'ai vécu. Une fois cela admis et établi, le dialogue pourra être à nouveau possible et, sans doute, sur une base plus égale.*

*L'étonnement peut saisir, parfois, au regard d'une violence : elle ne répond, en dernier ressort, qu'à un autre acte de violence que l'on a subi soi, et qui lui est antérieur. L'enfant qui naît n'est pas innocent : il est d'emblée coupable des fautes de ses parents et ces fautes prennent d'étranges allures pour apparaître plus tard lors de son intégration à la société tandis qu'il porte toujours en soi, le plus souvent dissimulé derrière les fourrés épineux de cette adaptation même, le doute de ses « origines », c'est-à-dire de ces « péchés ». Pour ma part, s'il est remarquable que cette ambiguïté m'a poussé à la découverte et à l'étude de l'érotique de type agricole, j'aurais, bien sûr, de beaucoup préféré être accepté et aimé selon les exigences naturelles de la filiation générationnelle, tout simplement, et en profiter : cela m'aurait bien mieux aidé à vivre, à ne mettre pas, un jour, en doute le fait que la vie a un sens.*

J'ai été conçu bien avant ton mariage d'avec ta femme, ma mère. Je pense l'avoir été à Lorient en Bretagne, vers le mois d'août 1953, période de vacances, de relâche, de chaleur. La nuit, venant alors déjà plus précocement pour procurer aux amoureux une plus hâtive intimité, garde du jour une chaleur rémanente qui supporte, vers la minuit sonnée, une fraîcheur s'annonçant dans un espace propice au rapprochement des corps rendus ardents par les baisers et les caresses, dans la réciprocité consentie de s'adonner l'un à l'autre, de combler dans cette chaleur intime ce que l'on ne voudrait pas perdre de pénétrant désiré et accepté.

À cette époque il y avait un décalage d'une heure au plus d'entre le midi des montres et celui de la méridienne : d'y chercher midi à quatorze heures passait pour clownesque ; de trouver le contraire, aujourd'hui, ne semble pas même loufoque.

Le fait que nous (ce « nous » est celui de mes soeurs et moi) ne savons pour ainsi dire rien de la manière dont vous vous êtes rencontrés, ni de la ferveur des sentiments qui vous animaient lors de cette rencontre, ou encore quel fut votre plaisir réciproque d'avoir rencontré une âme recherchant au mieux cette forme de symbiose qui porte au don de soi à l'autre, dit combien vous avez été assez peu maîtres de ses conséquences ; et c'est peu.

Dans ce vague, je peux affirmer, pour le moins, deux ou trois choses en me contentant simplement d'envisager les fondements et les facteurs qui ont rendu possible cette rencontre, dont je suis l'issue... et le commencement d'une plus longue aventure.

Ma mère est fille de marin pêcheur. Elle a deux frères : un est mort dans la misère et la solitude, m'a-t-on dit, du côté de Rouen (Seine-Maritime), l'autre était commis ou cuistot dans la Marine marchande ; lui est mort d'un cancer au foie. Je n'ai pas connu le premier, mais j'ai connu le second, Marcel. C'était mon parrain en plus d'être mon oncle, suivant les traditions du moment. C'était un homme de forte corpulence, très sévère avec son propre fils dont il ne tolérait la moindre incartade. Mon cousin Jean-Claude a beaucoup souffert de son père. Mon oncle avait une affection plus douce pour moi, mais je n'ai rien de plus à en dire. Je me souviens d'un dimanche, vers dix ans, où vous aviez fait un ou deux bars ensemble, avec moi au milieu. Je me sentais bien entre ces deux grands hommes dans ces endroits qui m'étaient interdits et inconnus. Vous aviez assez bu, mais n'aviez pas pour autant augmenté votre sympathie réciproque.

Je ne sais si, à l'époque de ma conception, mon grand-père maternel avait déjà la charge de patron de chalutier, comme il l'a obtenue après qu'il eut commencé très jeune comme simple mousse sans instruction aucune que celle qu'il avait en quittant l'école vers l'âge de quatorze ou seize ans. Le père de ma mère devait être un homme d'assez forte volonté, puisqu'il a été amené à commander aux autres ce

qu'il jugeait le plus adéquat à la bonne marche de sa machine et de son but ; il m'a semblé être un homme de discipline imprégné du jugement des situations et de ce qu'il lui fallait en faire, ainsi qu'empreint de justice.

Je l'ai très peu connu, mais il m'a toujours aimé avec gentillesse, facilement disposé à transmettre l'héritage du vivant, de l'expérience ; et avec cette grandeur de répondre toujours à mes questions, de me monter et de me laisser faire. Les grand'pères aiment leurs petits-enfants (et ceux-ci s'en ressentent) du fait qu'ils revoient leurs propres enfants tout en évitant parfois de commettre sur eux des erreurs commises antérieurement, dont ils ont constaté un résultat obtenu assez peu en correspondance avec celui escompté.

Mon grand'père est mort d'un cancer à l'œsophage alors que j'étais âgé de onze ans. Je me souviens très bien avoir dit : « c'est tant mieux ; il est mieux là où il est qu'ici, c'est sûr : il ne souffre plus ». On a dit que ce cancer a été provoqué par un amour immodéré pour les sardines crues marinées au sel, pendant plus d'une semaine parfois. Je ne comprenais pas comment il était possible de mourir à cause de quelque chose qu'on affectionne particulièrement : c'est une manière bizarre de se vouloir du mal. C'est un genre de fuite qui cache la vérité, tout comme on a dit que j'avais glissé sur une peau de banane alors que j'avais cinq ou six ans, et que ce faux pas m'avait jeté sous une voiture : on conserve un côté romantique au malheur. Le cancer est bien plus que cela, je n'en doute pas ; ce que je peux

en dire est qu'il se manifeste comme une désorganisation cellulaire d'un organe chez un être dont la vitalité est devenue stagnante, comme un élément concentré et organisé d'une manière incompatible avec cet être qui voit sa propre vie transformée en marécage, qui en devient la nourrice. Le cancer est le symptôme d'une perte de la fluidité de sa vitalité ; l'extirper est certes un soulagement mais pas une guérison, car le marécage de la vie immobilisée par l'angoisse d'elle-même n'en est pas pour autant rendue motile. Pour traiter le cancer, comme beaucoup d'autres maladies, il faut réfléchir sur le mobile et l'immobile pour rendre à chacun sa part dans le tout de l'existence. Cela touche à la connaissance, à la création — dont une part de l'activité est nommée « travail » — et à l'amour qui, de quelque manière que ce soit, régissent la vie.

Ma grand'mère maternelle m'a laissé le souvenir d'une femme difficile à vivre, beaucoup trop prudente pour le petit garçon que j'étais. Bretonne, fille de bretonne, habillée à la bretonne, coiffe bigoudène comprise. Cette femme s'est suicidée en se jetant d'un haut étage d'hôpital dans les quelques mois qui suivirent la mort de son mari. Après ce suicide, cette mort volontaire, je suis passé un jour à proximité de cet hôpital, sur un chemin. J'ai pissé dru près d'un poteau télégraphique, il faisait froid, l'urine fumait, j'étais épaté de la chose en y pensant et en regardant derrière moi cet hôpital : de quelle fenêtre s'était-elle lancée dans le vide et combien de chances ai-je de me retrouver un jour à cette fenêtre ? Seule la vie le dira.

Elle m'avait cafté à ma mère une fois que j'avais malencontreusement enfoncé une aiguille à tricoter dans le palais de ma sœur Dominique : ce n'était pas la peine ! D'abord parce que je ne l'avais pas fait exprès et puis surtout d'en rajouter encore à cette quantité de coups que je recevais durant le jour ; et parce que, pour finir, j'avais fort bien compris mon erreur.

Bien qu'ayant très peu de souvenirs des parents de ma mère, je peux comprendre son comportement lorsqu'elle avait dix-huit ans ou un peu moins. Tu m'as informé très élégamment qu'elle « n'était pas pucelle » lorsque tu l'as rencontrée. Je vois là une fille soumise à la seule autorité maternelle (puisque le père et un frère sont en mer ; et l'autre frère errant — l'aîné ? — en carence affective) d'une personnalité volontaire, c'est-à-dire qui sait comment se procurer le plaisir qu'elle convoite quitte à surseoir à la morale dominante ; dont la propre mère a bien des difficultés « à mettre à la raison et dans le droit chemin ». Non pas qu'elle soit suffisamment effrontée pour choisir de prendre le difficile chemin du brigandage (je pense qu'elle en était assez loin) mais que ce qu'elle avait vécu, et peut-être lu auparavant, lui avait suffisamment excité le désir de jouir mieux de la vie encore pour se permettre des plaisirs mal tolérés par la clique des soutanes. La « faute » de sa jeunesse, lorsqu'elle s'est aperçue du malheur — et non pas du bonheur escompté — d'avoir de la marmaille à ne plus savoir qu'en faire, est sans aucun doute la raison de mon éducation religieuse catholique, insuffisamment assidue tout de même pour avoir été trop efficace.





À cette époque, la jeunesse se rencontrait dans les bals. Je suppose que vous vous êtes rencontrés au bal ; je n'en sais rien. C'est bien triste de n'en rien savoir car cela dénonce aussi la tristesse que ses parents ont vécue de s'être mariés par obligation parce que j'étais accroché, de mon désir farouche et opiniâtre de vivre, d'exister dans et de ce monde et de le découvrir, « suivant la loi de la nature » et comme tout un chacun se devrait de le faire, dans la matrice de ton amante du moment. La jeunesse aime à s'amuser, à rire, à folâtrer, à jouer par elle-même, d'elle-même et pour le plaisir d'exister ; cette même clique à soutane, bien évidemment, trouvait à restreindre sa liberté en lui cachant comment l'acquérir. . . et à culpabiliser sur les dispositions contraceptives possibles et immédiates, dont la capote, par exemple, en était un moyen.

Tu as une année tout au plus que ma mère. Tu étais à Lorient pour des raisons de servitude : tu étais ou engagé volontaire ou au Service national dans l'Armée de mer avec un emploi de ton temps comme « mécanicien du service général ». J'ai souvent entendu que tu étais un excellent mécanicien. Une fois, tu m'as donné à ausculter un moteur dont la culbuterie était mal réglée en l'écoutant, le gros bout d'un tournevis collé à l'oreille et le bout aplati se posant successivement sur le cache-culbuteur au regard présumé des soupapes, comme un stéthoscope spécial, pour trouver celle qui cogne. J'ai trouvé le procédé très bon ; je devais avoir treize ans et demi. Il me semble bien que ce soit ici l'une des seules choses que tu m'aies donnée en

héritage du vivant, de l'expérience ; le reste s'avérant nul ou faux au tranchant du temps. J'avais entendu dire fièrement par ta femme que tu savais jouer du violon : je n'en ai jamais entendu un seul son ; non plus que vu la plus petite note de solfège.

Je ne sais si tu étais de bordée ou en permission. Mais je suppose tout de même que tu étais depuis quelques temps déjà à Lorient, comme sous-marinier. À propos des sous-marins : je trouve que ce que tu m'a dis à propos de la calvitie n'est pas juste : c'est faux de dire qu'on contracte la calvitie à cause d'un contact excessif d'avec les accumulateurs d'électricité dont on a en charge l'entretien durant sa jeunesse. Ce qui rend chauve, pour la calvitie du front ou ce qui la provoque, et est aussi bien la dénonciation de ce qui la provoque, est la difficulté d'accepter les contraintes sociales qu'on subit sans se donner les moyens d'avoir le choix de les accepter ou de les refuser. Quant à la tonsure, il s'agit des contraintes de non-satisfaction sexuelle possible, sans qu'on s'en accorde le choix, jusqu'à s'interdire la masturbation (était-ce possible dans un sous-marin ?).

Et puisqu'il y a deux équipages de sous-marinières par sous-marin, tandis que tu étais permissionnaire, l'autre devait être à la mer.

Je suppose qu'au moment de ta rencontre avec ma mère tu étais « sous les drapeaux », donc. J'avoue que cela m'est délicat parfois de faire la juste part des choses en ce qui te concerne, car j'ai vraiment du mal à t'estimer et dès lors, j'ai tendance à envisager des situations sans doute plus dégradantes à ton égard qu'elles ne l'étaient

en réalité. Je sais que tu avais tenté de trouver du travail dans le civil, alors que j'étais âgé de deux ou trois ans, peut-être moins, et qu'ayant échoué dans ta quête, tu avais rempli pour le même emploi de ton temps dans la même Armée.

Tu es né à Orléans (Indre-et-Loire) et l'origine du nom de la famille est tourangelle, uniquement. Son étymologie remonte au <sup>xv</sup><sup>ème</sup> et <sup>xvi</sup><sup>ème</sup> siècle et sa langue de naissance est le Rom. Il veut dire « sergent, prévôt », pour *angel* ; et « homme » pour *iaume*, qui s'orthographie aussi *hicaume*, *beauume*, ou *llaume*, suivant les régions. On trouve par exemple Guillaume, ou Guilhaume etc. pour l'« homme Guy ». Et dans cette langue Rom, « homme » veut dire quelqu'un du milieu (on dit « parole d'homme »). Aussi je suis enclin à penser que l'ancêtre à qui on a donné pour la première fois ce nom, ou ce qui revient au même à cette époque, ce surnom, a été un homme estimé de ce peuple Rom, un sergent qui s'est comporté de telle sorte qu'il a acquis leur estime car il était, en vrai homme, un homme juste, intègre et de parole ; comportement qui a certainement dû alléger certains de leurs tourments policiers. Et un surnom donné par des hommes à un homme reste vivant suivant l'affiliation patriarcale sur au moins une génération : on a toujours espoir que la bonté du père trouve une succession heureuse dans la personne du fils ; et celle du petit-fils, au mieux. De même on se méfierait du fils d'un homme méchant, tout en conservant l'espoir qu'il sera moins méchant bien sûr, car certains fils ont plus de tempérament que leur père.

Tu as été orphelin de ton père alors que tu étais assez jeune ; mes calculs donnent vers huit ou neuf ans, ayant ouï dire que mon grand-père paternel était mort bizarrement durant ou au sortir de la guerre mondiale, en 1945. Ce n'était pas de conversation à la maison : ce devait être vraiment honteux. Mais j'ai appris 60 ans plus tard qu'il avait eu un comportement correct durant la guerre, en protégeant des personnes de la fureur nazie relayée par la police française, et que sa mort a été l'issue d'un acte chirurgical banal. Pourquoi donc ce secret autour de cette mort ? J'ai supposé avoir eu un oncle paternel, aussi, mais c'est très flou.

Ma grand-mère paternelle était rentière, une bourgeoise possédant un immeuble, une librairie et une galerie d'art. Cette femme détestait ma mère issue du peuple et a fait beaucoup pour « lui mettre des bâtons dans les roues » ; ce n'est pas très fin pour l'ambiance d'un mariage. Je me souviens que vers quinze ou seize ans, désirant acquérir une petite moto, j'étais allé la voir pour lui emprunter de l'argent : après une précédente expérience salariale, je ne me voyais pas trop de difficultés pour le lui rembourser. Elle me dit qu'elle était d'accord, mais qu'il me fallait aussi prendre en compte les intérêts de cet emprunt (ce qu'elle se chargeait, par là même, elle, de ne pas oublier) et que cela me deviendrait plus malcommode à rembourser. Je suis sorti de chez elle dégoûté : ça de la famille ? D'ailleurs, je fais maintenant le rapport avec cette claque que je reçus un jour d'un libraire parce qu'il m'avait surpris en train de lui soustraire une quelconque revue montrant des femmes dénudées : cette librairie était

celle de son quartier. Je sais qu'on ne chaparde le plus souvent qu'en des lieux connus et que ce quartier en était un pour moi, mais si honte il devait y avoir, autant que cela soit dans celui de cette femme, devais-je penser alors. Mais peut-être n'étais-je qu'un jeton dans un calcul qui devait se répercuter comme un échec vers ma famille ; ou, tout simplement, avait-elle pensé que j'étais l'éclaireur de ma mère envoyé afin de lui soustraire de l'argent.

Tu as une sœur aînée ; j'ai entendu vaguement que tu as eu un demi-frère, mais c'est très flou, très incertain, comme je l'ai déjà dit, d'un précédent mariage de ton père.

Je vois là un garçon cadet, certainement chouchouté par sa mère et/ou sa sœur, mais pas trop tout de même car il est un homme et il faut qu'il le soit ; c'est-à-dire qu'il le montre en acquérant sa propre fortune par sa propre indépendance. Je me demande si tu n'as pas fait le Prytanée militaire de la Flèche comme Enfant de troupe, ou un truc comme ça, puisque j'ai dû y passer une année scolaire, pour qu'on m'y redresse. Je sais que tu as été éduqué par les Jésuites ; je le sais suffisamment pour que tu m'en aies donné de pratiques exemples lors des punitions que tu m'imposais et que tu disais avoir reçues d'eux. Enfin... c'est trouble.

Toi aussi, cette période d'août 1953 devait te libérer du carcan familial, et je vois là, dans ce Service militaire, bien que très mal choisi, un prétexte suffisant pour s'en écarter. Mais sommes-nous entière-

ment maîtres de nos rencontres ? Nous le serions plus si nous étions maîtres de leurs conditions. Le fait est que, d'un nombre imprécis de copulations, dont on ne sait rien du plaisir advenu, un de tes spermatozoïdes et un ovule de ta compagne se mêlèrent et que de ce moment j'existais. M'aurait-on avorté que *je* ne serais pas là pour le dire. Et les conditions physiologiques dans lesquelles *je* me trouvais alors étaient propres à un bon départ pour un bon développement, m'avait-il semblé.

~oOo~

Comment savoir si vous vous êtes mariés à Lorient ou à Toulon ? Si je considère, d'une part, que la famille maternelle n'aurait pas laissé partir sa unique fille sans la sécurité du mariage, cette prise en charge, légalement parlant, de la responsabilité de l'homme vis-à-vis de la femme qu'il a engrossée ; d'autre part, alors même que la famille paternelle aurait bien voulu que la chose ne s'officialisât pas, il est bien évident que sa morale bourgeoise se devait de prendre rapidement en acte ma conception et tenir pour fondé l'accord de mon père de prendre ainsi épouse (je dis de « *ma* conception », alors qu'il s'agit en fait d'un bien lourd poids moral, une bien lourde charge pour cette famille ; conception sur laquelle *je* n'ai eu de prise que du seul fait d'exister, je me dois de le rappeler) ; et, pour finir, si ma mère était fort contente de la chose qui lui permettait de prendre de l'air quant à sa propre famille et de la perspective de suivre un marin, plus ou moins, dans ses pérégrinations, je peux alors penser que le lieu choisi

de ce mariage était Lorient. Je naquis quelques trois mois plus tard, à Toulon (Var), une nuit du printemps 1954.

J'ai mis très très longtemps à m'apercevoir que vous vous êtes mariés *à cause* de moi ; c'est-à-dire que je n'ai été désiré ni de toi ni de ma mère, sinon qu'aussi fortuitement qu'une conception *qui est là*. Et, « à la finale », je me suis imposé comme votre union contre votre gré.

Je suis né aux forceps dans les locaux de l'hôpital aux Armées Ste-Anne. À terme ? Avant terme ? Je ne sais pas. M'enfin, il a fallu, et de force, me sortir. Ou bien ma mère voulait me retenir encore un peu, ou bien *je* voulais encore rester un peu, ou sortir plus lentement, ou bien les médecins militaires étaient pressés (c'était une nuit de samedi à dimanche), ou bien il s'agissait d'un « accouchement difficile ». Je ne sais pas.

Je pense que j'ai eu une bonne gestation, c'est-à-dire que ma mère, que je m'imagine alors très vivante, gaie même, a bien vécu l'état de son utérus que je rendais gravide, et des sensations qui s'y rapportent. De même j'ai eu la grande chance de lui avoir tété le sein, les deux seins et d'avoir bu le lait humain ; d'avoir senti la douce chaleur et la suave odeur de la mamelle alors que nos yeux se confondent dans ce plaisir si singulier, et que la substance nutritive humaine coule dans mon corps-âme et le repaît de sa faim exigeante et animale.

Je pense aussi que j'ai reçu de toi un accueil qui se confond avec celui

d'un père qui reçoit des mains (je ne dirai pas « du vagin ») de sa femme un garçon, un fils. Il me semble que tu as dû là ressentir une émotion. En fait, de cette extrême prime enfance, je pense que durant environ six à sept mois, j'ai vécu un grand bonheur. Ma mère a joué avec moi, m' a parlé, m' a confié ses secrets, sa chaleur, son amour et sa fierté d'avoir un fils, un garçon, un mâle ; c'est gai pour une femme d'avoir un enfant de sexe mâle, la psychologie dit parfois de jolies choses là-dessus.

Je n'ai aucun souvenir de toi de l'époque de ma toute prime enfance. Ceux que j'évoque de ma mère sont de l'ordre de l'organique, n'ont pas de mots ou images verbales, bien sûr ; ils sont le souvenir du corps, de la chair et si, à cette époque là j'ai eu quelque malheur, ma chair n'en a pas beaucoup retenu. Je me demande même si cet amour que j'ai reçu dans ces fastes jours n'était pas de cette sorte qu'on reçoit faute de ne pouvoir pas, pour le donneur, le fluidifier à l'adulte aimé, soit parce que cet autre être susceptible de le recevoir ne sait pas le recevoir, soit parce qu'il ne peut pas tant en recevoir, soit parce qu'il ne veut pas en recevoir autant, soit parce que cet amour ne lui est pas donné de l'adéquate manière ; ou qu'il est absent. Cela non plus je ne le sais pas.

Il peut simplement s'agir de ma part d'un trait de caractère que de penser qu'une dose d'amour débordante est débordante, non pas par générosité naturelle, mais par effet compensatoire. Mais ma chair me dit aussi quelque chose qui n'a pas été : le contact paternel. Tu as



dû m'aimer, mais n'as pas su le montrer. On s'handicape à ne pas savoir montrer qu'on aime et on arrive parfois, face à ce manque d'expression, à se demander si on aime vraiment, tout simplement parce qu'on n'a pas de *retour amoureux* à cet amour qui ne s'exprime pas. Un très jeune enfant s'exprime avec sa vie, et l'expression amoureuse de cette vie ne peut être saisie que par des yeux d'amoureux qui savent eux-mêmes exprimer l'amour.

Ainsi tout cela ne stimule pas la reconnaissance ; tu n'as pu requérir davantage de reconnaissance ou de satisfaction de mon existence que tu en as exprimé et que j'en ai pu ressentir. Si, indirectement, parce que je lui plaisais comme « fruit de ses entrailles », ta femme me traduisait la sienne par les jeux, les paroles et les rires de la toute prime enfance qu'elle me procurait, de toi je ne me souviens de rien ; pire que rien : cette absence et, après coup, *ton silence*. En fait, j'ai été ton boulet dès que tu t'es aperçu de mon existence car « cet embryon » voulait dire : femme et enfant à nourrir, loger, aimer par obligation et fin d'une certaine liberté. Non pas que tu n'as pas aimé ma mère, mais que tu as été obligé de l'aimer à cause de moi comme « un même fruit de *nos* étreintes et de *nos* entrailles », qui a accentué encore le côté tout à fait fortuit de votre rencontre et de son scellement par « les liens du mariage ». Mais ce ne sont, à la vérité, pas les liens du mariage qui ont été votre union, mais moi.

Et ce *silence* d'une incertaine raison ne m'a jamais défendu contre la bêtise excessive de ma mère qui te demandait de me punir encore,

après l'avoir fait elle, des bêtises d'enfant que j'avais commises alors que tu étais à des milliers de kilomètres de là (double ration, en somme), parce que tu ne savais sans doute pas t'en protéger toi-même. Et, plus simplement, vis-à-vis de moi : il n'y a pas pire, on le sait, qu'une présence qui ne vous manifeste rien ; ce n'est pas de l'indifférence, puisque l'indifférence est encore une présence.

Mes prénoms ne sont pas insignifiants : je porte le prénom de ma mère masculinisé, que tu lui as imposé : c'est-à-dire que j'étais dépendant entièrement de ma mère, que c'était de sa faute, que j'étais uniquement l'enfant de cette femme et non pas le vôtre. Elle est là cette étrange borne que de n'avoir pas trouvé un autre prénom. Tu ne t'es jamais senti responsable de ma vie ; tu t'es toujours senti piégé par mon existence en en rejetant la responsabilité sur ta femme ; et sur la femme en général. Cela ne peut pas être pris pour un acte d'amour, ni envers l'enfant, ni pour la mère ; il ne faut pas être dupe : bon débarras les conflits internes... et un prénom ! C'était pour toi une manière de te dégager de la responsabilité que tu dois à la vie de ce fils, dont toi et ta femme sont les dieux créateurs. Ma mère a répondu à cette *transaction* en donnant pour second prénom le tien, qui est Georges, et pour troisième, ce qui donne une raison filiale à mon existence, le prénom d'un mort, celui de mon grand-père paternel ; qui ne s'appelait pas Isidore, pour sûr.

Je me souviens d'un tien anniversaire, alors que j'avais à peine cinq ans, peut-être, je n'avais pas voulu t'embrasser pour te le souhaiter,

malgré les encouragements de ma mère, parce que je te trouvais trop méchant envers nous. Je me souviens d'un soir, vers le même époque, au retour d'une séance de cinéma, où je m'amusais à jeter en l'air des petits cailloux. La soirée était douce, le ciel étoilé. Par hasard, un de ces petits cailloux retomba sur ta tête. Tu me grondas tant que je ne compris pas pourquoi tu ne pouvais pas admettre que je ne t'avais pas visé expressément. Et je me souviens dans une salle d'attente d'hôpital où tu me tenais dans tes bras, après que j'eus heurté une voiture, avec pour conséquence une fracture du crâne, que tu pleurais et que c'est moi qui ai dû te dire « ce n'est rien, papa, ce n'est rien, je m'en sortirai ». Je n'avais pas cinq ans. Pourquoi donc pleurais-tu, maintenant, et en cet endroit ? Pour quelle crainte, ou quelle perte, et quel espoir fugace ? Je n'ose pas le dire : parce que la réalité de ton malheur conjugal aurait disparu par ma mort ?

De même, le bruit des enfants t'agaçait. Pire, les pleurs de tes enfants t'horripilaient. Je me souviens de ce funeste jour où tu crias après ma sœur Dominique, âgée peut-être de six ou huit mois, qui pleurait toute son âme d'une douleur à la cuisse où la peau adhérait directement au muscle sans aponévrose intermédiaire du fait d'une opération chirurgicale. Ta femme fit beaucoup pour t'expliquer son malheur mais tu criais plus fort encore, au lieu de sortir prendre l'air, de lui foutre la paix et de cesser d'effrayer encore plus la jeune marmotte. Je regardais par la fenêtre qui donnait sur le port comme on regarde un paysage pour ne pas voir un charnier : si je ne pouvais sauver l'ouïe et l'odorat, je préservais ma vue.



Tu ne m'as pas laissé grand'chose. Des choses que tu m'as laissées, une a été de me dire que « un vagin c'est un pénis à l'envers, un pénis mais à l'intérieur », en pleine puberté. Comment un vagin et un pénis peuvent-ils être *l'envers* l'un de l'autre et pouvoir désirer se rencontrer et se rencontrer avec plaisir ? Comment peuvent-ils se rencontrer, se reconnaître s'ils sont semblables, même si l'un est *l'envers* de l'autre ? Et comment une femme pouvait-elle sentir de *ma* peau retournée, fut-elle dans son intérieur à elle, c'est-à-dire du vide extérieur pour moi qui sent mon pénis de mon *intérieur*, une quelconque sensation ?

Ce que tu m'as laissé ce sont ces inspections, auxquelles ta femme prenait une active part, sinon même la part la plus dynamique puisqu'à d'autres moments elle ouvrait la porte de la douche pour surveiller si je ne me donnais pas un plaisir strictement personnel qu'elle ne tolérerait pas (bien qu'elle devait éprouver une sensation certaine à voir ma jeune et vigoureuse queue en érection caressée dans ma main douce), lorsque tu soulevais mes draps et regardais s'ils n'étaient pas « tachés » (entachés ?) d'une « carte de France » et regardais si j'avais bien balayé sous mon lit, pour que je ne fasse pas « comme les puttes qui ne nettoient que ce qui se voit et ce qui sert ». Est-elle révoquée et résolue cette époque où la femme est dévolue Immaculée par manque du contact d'un peu de sperme ?

Où était donc ta mâtité et ce que *toi* tu en faisais ; où ton pouvoir de la protéger sur ton enfant mâle ? Tu ne m'as jamais défendu contre les excès de la bêtise et l'excessivité des coups de ma mère.

Pour me laver de tant de taches de sang intellectuel, il m'a fallu toute l'eau des océans de plus de trente longues années, en sachant que les séquelles physiologiques établies nécessitent souvent des actes chirurgicaux radicaux et douloureux ; car l'anesthésie dans ces cas, à moins d'avoir eu l'immense chance de rencontrer l'amour ou le vin, n'existe pas.

~oOo~

Je dis que j'ai eu la chance de téter le sein de ma mère : c'est une chance que je me dois d'expliquer. De manger le lait humain donne la vitalité humaine, bien sûr ; encore faut-il que ses parents acceptent cette vitalité. J'ai eu de la chance parce que cette force qui m'a été donnée m'a permis de ne pas sombrer plus malheureusement dans le malheur de sorte *à ne pouvoir plus me refaire*, d'avoir une conscience de moi suffisante pour en protéger une bonne, la meilleure sans doute, partie. Mais pour la défendre, cette faible lueur de moi, dans ce magma putréfiant, j'ai dû longtemps vivre à l'écart des autres, au milieu du cauchemar de la solitude car j'ai vécu à vif, de l'âge de quatre ans jusqu'à quarante ans plus tard.

De cela je ne peux pas t'en remercier. Je t'en veux tant de ta faiblesse

— mariage accepté, alors que j'aurais dû être avorté pour éviter de vivre ces souffrances affectives que *moi* et mes soeurs avons eu à souffrir ; d'avoir engrossé ta femme quatre fois, dont trois coup sur coup de sorte qu'elle soit submergée par la marmaille ; d'avoir été continuellement absent, même lorsque tu étais là, présent par des coups stupides et injustes et par un manque total d'affection à notre égard (ce qui est la pire des choses !) — que pour moi, sale traître, tu aurais mieux fait de te couper les couilles. D'autant que les capotes, ce minimum pour quelqu'un de débrouillard, ont toujours existé. Je peux parler de ces capotes et je puis affirmer que du moment où elles sont le seul moyen d'aimer praxissement elles n'incommodent personne d'autre que l'insatisfait.

~oOo~

Pendant un très long temps, je ne savais pas comment aimer une femme sinon que comme objet de jeu, de plaisir à prendre et/ou accompagnatrice de mon temps. À la fois à cause de cette vitalité (qui, dans de telles conditions, est toujours excessive faute d'une adéquate expression) ; à cause d'une vie de couple dont j'ai eu l'exemple devant les yeux ; parce que tu ne m'as jamais protégé des coups que ma mère, ta femme, me « donnait » et que j'ai longtemps *vécu* qu'une femme contenait en potentialité ; et parce que je ne suis pas devenu d'une socialité adéquate comme résultat à ces inconséquences. Je suis sûr même que tu prenais un malin plaisir à ces coups que je recevais pour prime de ta vengeance muette d'avoir été la cause de

votre union, de ton malheur. Et plus, imbécile, tu créais ta situation en engrossant ma mère, ta femme, et plus vous vous enferriez dans la mort, et la notre par la même occasion. À l'âge de vingt sept ans ma sœur Catherine est morte du cancer, ma sœur Dominique a failli trépasser d'une sclérose en plaque, et ma sœur Sylvie vit en Chine chez les Haré-Krishna. Belle famille. Tout cela parce que nous n'avons reçu pour leçon enfantine de la vie que disputes, coups et une totale méconnaissance du plaisir d'avoir été serrés dans vos bras.

J'ai eu de la chance parce que comme seul garçon et aîné, j'ai eu droit à un peu plus d'indépendance et que les coups que j'ai reçus ne me donnaient pas peur d'en recevoir du fait de mes opinions. Mais ce ne sont pas là de bonnes dispositions pour faire d'un être social un être social. Je suppose que cette société étant ce qu'elle est, beaucoup n'ont pas eu la chance d'avoir tété du sein maternel même trois jours durant ; et beaucoup ont perdu leur prépuce tant pour de chirurgicales fadaïses hygiéniques que sur le billot des justifications religieuses. Le phénomène de la reproduction des meurtrissures que s'appliquent les générations successives les unes aux autres est simple : comment, durant l'enfance, un enfant peut-il admettre qu'on lui veuille du mal alors qu'on le torture ; ainsi, adulte, il commet la même erreur sans véritable bouleversement puisqu'on lui a fait, en toute légitimité, à lui, le même mal ; l'immense douleur qu'il a ressenti enfant est toujours infantile alors qu'il est adulte et son acte, qu'en tant qu'adulte il ne peut expliquer, est un acte d'enfant maltraité qui a le pouvoir de se manifester, de manifester sa réprobation et sa colère par la force, mais qui a gardé en

souvenir le seul acte dont il a perdu la véritable douleur devenue muette.

~oOo~

J'avais onze ans et avais été en pension durant toute la gestation de ma sœur Claudie, qui est morte après à peine vingt deux heures de vie. On m'affirma qu'elle était morte à cause de ma turbulence excessive, de ma vitalité de petit garçon. Lourde charge pour un petit garçon ; que j'ai due porter. À seize ans et onze mois, on me jette à l'armée parce qu'en troisième de transition, avec trois années de retard sur le cours « normal » d'un cursus scolaire, on « ne savait pas quoi faire de moi ». Mais j'ai compté que de ma naissance jusqu'à l'âge de quinze ans, cette famille avait déménagé onze fois ; sans compter les écoles qui étaient toutes différentes chaque année. À l'heure actuelle, je n'ai aucun ami et ne sais comment en faire, puisque j'ai dû me faire *moi*, seul, sans comparaison, dans le brouhaha le plus dense de l'absence de relations humaines s'établissant suffisamment longtemps pour devenir effectives, affectives et amicales. N'ayant pas même eu mes parents pour support affectif, et jamais pour confident, j'ai dû vivre seul ; mes seules amitiés empreintes d'interdits sociaux étaient mes soeurs qui ne comprenaient souvent rien à ma problématique de garçon qui ne comprenait souvent rien à leur problématique de fille.

Lorsque je dis quelque chose, je suis trop affirmatif ou tranchant ou vague ; j'ai très peu d'esprit de répartie et beaucoup d'esprit d'escalier et suis démuni verbalement devant l'agressivité verbale. Et si je



me tais, on dit que je n'ai pas d'opinion, ou pas de caractère ou que je suis insignifiant. On voit sur mon visage ce qu'on veut bien y voir et c'est toujours contradictoire d'une personne à l'autre.

Cependant sans être un ermite, j'ai approfondi mon sujet : rarement compromis par simple fainéantise et quelques restes d'honnêteté qui créent ainsi une sorte de courant dans le temps social corroborant cette fainéantise et ces quelques restes d'honnêteté, je me suis enfoncé plus encore dans cette séparation d'avec *ce* social... et ses personnes. Je sais que mes certitudes, restées floues et incertaines durant plusieurs dizaines d'années par souci du doute, reposent maintenant sur peu mais sur du solide. Comme tout un chacun, ces certitudes stabilisent l'énergie flottante résiduelle-existentielle, qui effraie tant de gens et les pousse à faire tant pour ne pas l'accepter et y échapper. Le flottant, l'incertain est ce qui est toujours fluide, vivant, que des règlements divers tentent de coaguler. La jeunesse a cela qu'elle *est* ce fluide et a cet incertain pour certitude, pour réalité, pour présence-là par état de fait biologique ; elle n'admet pas si facilement qu'on la fige. Caché derrière ma perception du monde, qui constate et intègre la société dans laquelle je vis, et les imbroglios méléméloïques qui l'empêtrent et la figent dans la mort nucléaire impalpable, automobilesque et/ou son moteur à combustion interne, et nutritionnellement sans goût et polluée, que puis-je, moi ? Que m'importe telle ou telle opinion si elle me sépare des autres, car cette opinion n'est pas plus valable que la mienne, et la mienne de celle des autres, sinon que pour « mieux vivre »

séparés ensembles ? Car les gens ne cherchent pas à mieux vivre ensembles en étant eux : comme ils baissent la tête devant une autorité sur laquelle ils ne veulent avoir aucune emprise, ils veulent faire baisser la tête à d'autres, qu'ils estiment *eux* devoir baisser la tête devant eux. Il se passe un phénomène simple : de devoir continuellement se protéger contre les agressions des autres apporte le sentiment de ne pas agir comme on apprécie d'agir, de ne pas ressentir la satisfaction d'être soi. Et cela peut vous faire oublier la manière à vous opportune de vous donner la satisfaction d'agir. Le phénomène réside en ceci : arrivé à un tel état, en n'agissant que pour se défendre, il n'est plus loisible d'agir tel qu'on l'apprécie car c'est trop tard ; sinon que de n'y plus participer.

~oOo~

Si beaucoup boivent jusqu'à l'ivresse, ils ne boivent pas jusqu'à l'abrutissement de l'ivresse, cette sensation très particulière du temps qui coule dans ses veines, présente *bien après* cette ivresse après laquelle on court et qu'il faut atteindre pour la reconnaître et ressentir ; ou ils se droguent. De fait, avoir du caractère, c'est-à-dire s'affirmer soi comme simple existant, comme être-là doté de son adaptation au monde, passe pour être rebelle et asocial. Si on trouve l'autorité ridicule, tout en appréciant les êtres compétents, on ne peut pas travailler, et si on se pose la question du travail (j'ose ne pas me pencher sur le salariat !) on passe pour un révolutionnaire à enfermer dans un cachot, ou

à suicider, quand il demande « quel travail, comment, pour quoi, par qui et pour qui ? ». Et ce principe égalitaire ne trouvant pas écho, ou ne pouvant pas s'exprimer, ou s'exprimant mal pour trouver écho, je suis seul ; je suis seul parce que je ne veux pas être chef, parce que je ne veux pas être esclave, et que je contiens trop de quelque chose, ou pas assez d'autre chose ou la même, pour rencontrer et vivre avec des homologues. On songe au pouvoir de l'argent sans songer aux illusions et aux hallucinations élaborées pour endormir ceux qui en sont démunis, pour halluciner en avoir et acquérir l'illusion de vivre. L'illusion c'est ne pas voir ce qui est, l'hallucination c'est voir ce qui n'est pas. Le temps s'écoule comme l'ombre et comme on a peur de la vie, on lâche le temps pour courir après cette ombre.

~oOo~

Ma sœur Catherine est née seize mois et trois jours après moi et ma sœur Dominique a été conçue au retour des couches de ma sœur Catherine. Je ne sais rien du comment de leurs naissances. En comptant neuf mois de grossesse, en gros, pour la première, elle a été conçue sept mois après ma naissance ; en revenant à moi, je peux dire que j'ai tété au grand maximum huit mois. Les raisons de penser que mon sevrage a été très brutal pour *moi*, est une extrême facilité à vomir (ma mère aurait-elle usé d'un révulsif amer, comme c'était la lubie médicale de ces temps là, au lieu de me parler ? N'a-

t-elle pas été empêchée de me parler car cela lui restait en travers de la gorge ?), à rejeter ce qui ne me plaît pas par un réflexe de vomissement, et que je n'ai pas supporté pendant une longue période le bruit de la tétée chez les animaux familiers : il m'insupportait tant qu'il m'est arrivé de séparer le chaton de la chatte avec énervement et violence. Pourtant j'aime bien ces petites bêtes, autant qu'elles m'aiment ; elles sont beaucoup moins rancunières que moi : il est tellement enivrant ce plaisir lorsqu'elles s'y adonnent de toute cette âme-corps !

En poursuivant cette hypothèse, pour avoir subi un si *rapide* sevrage, ma mère n'a pas dû être très contente de l'absence de son sang œstral un certain mois d'octobre ou de novembre 1954. En somme il me semble qu'elle a à peine eu le loisir de jouir de ma présence que déjà elle était enceinte de ma première sœur. C'est, certainement, qu'elle était fort disposée à la « chose » (Charcot ou Freud) et que tu ne devais pas trop l'écouter, je suppose, lorsqu'elle te demandait « de faire attention » à ne pas éjaculer en elle quand elle avait pondu. À n'en pas douter, ce manque de retenue, tout autant que le choix du mode de satisfaction imposé à la femme et l'immanquable acceptation de cette forme par elle, font partie intégrante et corroborante de la morale, qui permet le mode de satisfaction sexuelle licite de l'époque. Ma mère, bretonne parlant dans sa jeunesse le breton, fille de bigote, était catholique de coeur et toi, fils de bourgeois, bien que catholique d'obligation, tu n'as certainement jamais cherché à te sentir coupable devant un dieu d'un éventuel péché de chair, bien que,

justement, c'était l'appétit que tu avais de cette chair qui t'attirait tant chez ta femme.

Mais comment pouvais-tu t'écouter et écouter la prudence, toi, dont le temps était esclave des Autorités militaires et, comme tout animal, humain ou pas, dont la sexualité n'est pas assujettie au rythme du rut, lorsqu'il arrive au bercail de sa légitime, poussé par l'ardeur de la jeunesse, lui demande, avec son consentement entièrement légitime et acquis et non moins aiguisé par l'absence de l'époux, comment pouviez-vous vous empêcher de vénérer de mouvements pelviens enivrants le matelas conjugal ?

~oOo~

Ma sœur Catherine est née à Lorient. Dominique est née à La Flèche dans la Sarthe. Aussi, pour la première, je pense qu'elle a été conçue au retour d'une permission. Je n'oublie pas que tu étais sous-marinier, ce qui veut dire au moins un mois — sinon plus ! — en mer et quelques jours à terre. Pour peu que ces quelques jours correspondent à la ponte...

Catherine a-t-elle été conçue à Toulon ou à Lorient ? Cela peut être à Toulon durant une semblable perm' et alors ma mère aurait décidé de se décharger d'une partie de la lourde tâche d'avoir deux enfants en bas âge par un retour en Bretagne pour y requérir la participation de sa propre mère ; ou bien ma mère, ayant déjà tâté de l'ennui de

l'absence de l'époux, de sa précarité — sinon de son dénuement — et de son isolement, n'aurait pas manqué de rejoindre sa famille en Bretagne et alors aurait été « engrossée » de Catherine au cours d'une période de quelques jours octroyés à un permissionnaire à Lorient ; entre deux trains, en somme. Un militaire n'est pas seulement irresponsable de son temps durant sa présence aux Armées, il l'est aussi durant les pauvres moments dont il dispose en dehors de cette présence.

Ma sœur Catherine est morte d'une leucémie foudroyante vingt sept années plus tard, trois mois après la naissance de son troisième enfant. Elle aussi s'est mariée alors qu'elle attendait un enfant, mâle. Je suppose que si elle est morte de cette manière, c'est qu'elle n'avait plus envie de vivre. On dit que le cancer est la maladie de la résignation. Elle avait ses propres raisons pour se faire du mauvais sang ; et je ne doute pas qu'elle se le faisait depuis un moment. J'ai porté attention à un rapport, à propos du suicide des adolescents, qui met en parallèle la manière dont l'enfant naît et le mode de suicide qu'il adoptera lorsqu'il éprouvera d'insurmontables difficultés à vivre sa puberté. Ce rapport dit qu'un enfant qui est né par des moyens mécaniques (forceps, ventouses, etc.) se suicidera par des moyens mécaniques (arme à feu, pendaison, etc.) et qu'un autre enfant né à l'aide de produits chimiques choisira pour mettre fin à sa courte vie des produits chimiques (anxiolytiques, « drogues » diverses, etc.). En vue d'une corrélation, la recherche a été poursuivie sur le rat. Le valium, disait-on, est absolument inoffensif au moment de l'accouchement et ne provoque au-

cune séquelle décelable sur le nouveau-né. Mais les chercheurs laissèrent grandir des portées de rats nés « sous valium » et ils s'aperçurent alors que, contrairement aux rats-témoins qui dédaignaient la substance psychotrope lors d'un stress subi à la puberté, ceux qui en avaient indirectement absorbée à leur naissance (n'oublions pas que le nouveau-né naît encore relié à la mère par le cordon ombilical qui bat au rythme cardiaque maternel) se portent systématiquement vers ce valium « inoffensif », bien qu'ils l'aient dédaigné jusqu'à maintenant, à l'afflux hormonal pubertaire, dans des conditions identiquement désagréables. Posons que peu avant l'accouchement et durant celui-ci la mère se fasse du mauvais sang au sujet de son avenir, nous trouvons le mode de mort de l'enfant arrivé à l'âge adulte lorsqu'il sera *dépassé* par les événements. Lorsque Wilhelm Reich évoque la protection de l'enfance, il pense toujours à celle de la mère avant, pendant et après la parturition, d'autant plus si elle est mécanisée.

Je sais que je prenais, à cette époque qui entoure la naissance de Catherine, un très grand plaisir, assis sur une table, à voir ma mère bouger autour de moi. Mais il y a quelque chose d'extrêmement complexe qui s'est passé à ce moment là entre ta femme/ma mère, Catherine et moi, qui est resté comme une marque dans mes relations amoureuses. Comme ma mère m'adorait et qu'elle n'en avait pas fini avec moi de jeux, de découvertes, d'affection, elle était encore très attirée par moi et voici que surgit la demande de ma sœur Catherine : faim, besoin de soins, d'affection qui viennent comme à contre temps, pas opportunément. Non pas qu'elle n'aimait pas

ma sœur, mais plutôt qu'elle n'avait pas épuisé ce puits de relation d'avec moi. Ce qui fait que, prise entre son désir de moi, l'obligation maternelle (quasi importune par rapport à ce volume de demande) et la demande aussi volumineuse de ma sœur, elle se trouva partagée. C'est de ce moment que nous devînmes pour elle de la marmaille. À ce moment là, n'ayant plus la part bonne de *mon* temps, j'ai préféré m'enfermer dans un mutisme plutôt que d'avoir à demander quelque chose n'étant plus certain de pouvoir l'obtenir : la compagnie gaie de ma mère fatiguée de sa marmaille, de sa solitude maritale, et de son coincement affectif ; en toute légitimité elle ne pouvait pas moins donner à l'un qu'à l'autre. Ce qui fait que, adulte, me trouvant dans ces situations où j'étais quasi sûr de n'avoir pas l'amante désirée au cours des heures immédiates dans un lit, je me fermais alors affectivement et mon amante me ressentait comme « à distance, étranger » car ne pouvant pas supporter cette d'absence, je m'absentais déjà. Je vivais un tiraillement intérieur entre mon impétueux désir et son impossible satisfaction à cause d'effets extérieurs à la relation, de dispositions extérieures, non dues au couple, qui me détruisaient en me séparant de l'évidence de l'amour *présent*. Maintenant, suis-je vraiment sûr de le savoir ?

~oOo~

Je me souviens que moi-même, vers l'âge de dix ans, excédé par le mauvais traitement (le manque de considération de l'opinion de l'enfant est un mauvais traitement, le chat à sept queues aussi) j'ai crié à ma



mère, dans une cage d'escalier : « mais je n'ai pas demandé à vivre, moi ! »... sous-entendu pour vivre dans de telles conditions. Mais ne pouvant qu'obéir à ma mère, de fort mauvaise grâce, j'ai encore obéi. À la même époque, lorsque je ne pouvais pas sortir, enfermé dans ma chambre, je me cognais la tête contre les murs, cette tête qui me faisait mal, seulement soulagée par l'air du dehors qui m'était à ce moment là interdit. Juste un peu plus tard, aux toutes premières prémices de la puberté, la nuit, j'étais pris, une ou deux fois, de tels cauchemars d'écrasement par un gigantesque paquebot, une immense locomotive et autres machines qui me fondaient dessus, que je ne pouvais trouver l'air calmant que dans la cage de l'escalier sous cette lueur particulière qu'est l'éclairage public ; un lieu, somme toute, où ma mère ne pouvait pas me tarabuster de sa coutumière manière sous peine de réprobation de ce public.

Ma mère s'est souvent trouvée seule ; tu étais très souvent parti en « campagne » (Indochine, Algérie, où tu interdisais aux Autochtones de refuser les conditions d'existence que leur imposaient les intérêts du Capital de la France) autant, j'en suis sûr, pour amener l'argent à la maison, du fait des « primes » acquises qui grossissaient l'insuffisante solde octroyée par l'État que tu servais, que pour échapper à ta femme. Elle s'était trouvée encore plus eseuulée après votre divorce. J'avais quinze ans, peut-être. Et sa tension était telle, que une ou deux années après, lors de ses crises, elle nous faisait un chantage au suicide : qu'aurions-nous bien pu faire sans notre mère, n'est-ce pas ? Je pensais alors au suicide de sa propre mère. Ma mère est tou-

jours en vie et toujours plus vipère. Ne pouvant que peu détendre sa tension affective auprès d'un homme (ce que tu n'as pas longtemps su faire : ça je te le reproche, car nous avions vite fait le rapprochement entre sa satisfaction sexuelle et son calme ; je n'ose pas dire sa douceur), tant nous semblait-il qu'elle n'obtiendrait jamais de détente, elle explosait en crise — qu'on dit « d'hystérie » — où l'incohérence des gestes était le pendant de celle des paroles. Cela nous terrifiait car nous ne savions pas où se situait le mensonge — elle était en réelle détresse — ni d'où était la vérité — sa propre mère lui avait donné l'exemple — et nous habitions le quatrième étage. Mais les coeurs, le mien de coeur se durcît à la longue et, finalement, j'en étais arrivé à lui dire qu'elle n'avait « qu'à crever, on aurait la paix » ; et en cela, la crise trouvait un nouveau prétexte pour exulter !

Lors des préliminaires au divorce, nous avions, chacun des quatre enfants, été interrogés par les assistantes sociales. Elles ne comprenaient pas que nous restions muets à leur question « avec qui préfères-tu rester vivre : avec ton père ou avec ta mère ? » : la question était mal posée, bien sûr, puisque nous ne voulions rester vivre ni avec toi ni avec notre mère ; mais où aller et avec qui ?

~oOo~

Ces déménagements quasi annuels m'affectaient beaucoup : pas de copains, pas de copines ; tout était à refaire chaque année. Mes résultats scolaires étaient en dessous de la moyenne, ce qu'on mettait

sur mon mauvais caractère : « intelligent mais peut mieux faire ». Lors d'un de ces voyages, j'avais fréquenté d'abord une école de missionnaires et ensuite une de celles qu'on appelle de « curé ». À mon retour en métropole, le système scolaire d'alors, le laïque, veux-je dire, ne voulut plus de moi, car non seulement j'étais moins que moyen, mais, de plus, pour de simples raisons pratiques, parce que j'avais été orienté vers une école « privée » (... de publicité) deux années consécutives, je n'étais plus admis sur les bancs de celle de la République. Pourtant, la première de ces deux écoles « privées » était la seule accessible à tous, à plusieurs dizaines de kilomètres à la ronde !

J'avais déjà eu affaire à l'engeance à soutane, vers dix-onze ans. Je me souvenais de l'affectueuse manière qu'elle mettait à me claquer, son pied d'adulte sur le mien pour que je ne lui échappe pas. Et ces hypocrites de me sourire, bien sûr, parce que je suis intelligent et ai les yeux qui brillent de vitalité ; de me concéder même quelque oubli de mes « fautes » car j'avais une superbe voix de soprano et j'étais beau. Ils ne m'ont jamais touché que par des baffes, sinon que les caresses de cajoleries habituelles, je dois le dire, mais je trouvais suspect le plaisir qu'ils prenaient, pour cette bonne cause de remettre sur le droit chemin de la soumission, à me claquer.

C'était dans la Bretagne profonde, à Gourin. Là j'ai vu le maréchal-ferrant ferrer le géant cheval de trait, senti l'odeur de la corne brûlée, vu le clou, suivant l'alternance des coups du marteau et l'habileté des mains humaines, s'enfoncer dans le sabot sans que cela fasse mal,

le cheval immense de force et les hommes. J'ai vu l'intendant tuer les poulets de chair et de goût en leur tranchant la tête à la hache, jeter le volatile qui continue de courir le sang giclant par saccades de son corps tronqué (il fallait faire vite car il y avait une bonne centaine de bouches à nourrir), l'herbe verte, les cages aux lapins dociles, les histoires de couleuvres apprivoisées au bon lait bien gras, les monts d'Arrhées, les bois, les chemins, l'odeur des pommes à cidre, la crainte des serpents venimeux et les jeux à courir.

Cette nouvelle école de curé était un séminaire, à Tahiti. Nous étions deux Blancs pour une quarantaine d'Autochtones. L'autre Blanc était là depuis longtemps ; lui aussi assez cancre et il avait fait sa place. Il me fallut encore une fois faire *ma* place. Ce fut à la manière du terroir : une bagarre rangée après moultes négociations, à un contre un dans le cercle des autres : résultat nul. Les coups ne me parvenaient pas — je savais les esquiver par apprentissage familial — et je n'aimais pas faire mal, frapper. Après une demi-heure de ce genre de combat, pour en finir, je dus me laisser porter quelques coups sur le triceps et en donner un ou deux au même endroit à mon « adversaire ». On comprit mon caractère : ma fierté n'était pas de l'orgueil. Parfait.

Ce sont des personnes honnêtes, et bien que je leur parusse un tantinet bizarre, j'avais correctement achevé cette année sociale là, quoique scolairement nulle, et j'avais pu partager un tant soit peu leur manière de vivre. La vision du monde desdits « primitifs » est beaucoup

plus collective que la nôtre sinon plus intégrative, et le pouvoir est le pouvoir d'être : si on est meilleur en ceci ou cela, ce sont ses propres compagnons qui vous le confèrent. Il en est tout autrement dans notre mode social d'existence, où le pouvoir est accaparé et le plus souvent sans aucune compétence humaine, c'est-à-dire à la fois affective, intellectuelle et sociale.

~oOo~

Nous avons vécu en famille durant dix-huit mois à ce moment là. C'était ma puberté et bien que né aux forceps, je n'avais pas de raisons de précipiter la petitesse de mon existence, l'afflux hormonal m'ayant débarrassé de pas mal de petits maux ; j'y ai pensé bien après, vers vingt quatre ans, et par des « moyens mécaniques », bien sûr. Car déjà je plaisais à la jeune fille qui me plaisait. Elle s'appelait Vahité. Mon courage et sa générosité n'ont jamais réussi à surseoir à mes inhibitions parentales. Je vivais puissamment de bons moments emplis du contact d'avec la nature, de l'eau de mer et de la verdoyante végétation, de l'humidité et de la chaleur solaire. Mais j'en ai vécu de honteux, aussi. Étant le seul Blanc mâle du district, ma mère s'était entichée de faire de moi l'enfant de « coeur » du curé local.

Il ne fait aucun doute qu'elle m'avait imposé cela par fierté : le seul petit *Furami* (homme blanc français) du district donnant la bonne parole aux Autochtones ; mais sans aucun doute aussi pour se faire valoir d'une certaine autorité, sinon supériorité en tant que blanche auprès de ces

gens peu enclins au travail, bavards et dont l'attitude transpirait un penchant à la sensualité. Je suppose qu'elle se sentait dépréciée dans ce milieu aux règles sociales qu'elle n'avait pas comprises, et chercha peu à comprendre, et qu'un regain de « civilité » lui redorerait le moral déjà passablement défraîchi par l'ennui. Je me souviens d'avoir servi la messe deux fois, devant ces Autochtones ; la seconde a été une catastrophe, puisqu'on m'avait demandé, en plus du « service », de lire un texte de l'Évangile, à moi, qui ne savais pas lire à haute voix ; et d'autant plus une chose que je ne comprenais pas qu'on lise à ces êtres que des Blancs-créateurs se plaisaient à contrarier. Je n'ai pas lu entièrement ce passage des Évangiles, je n'ai pas pu le lire : j'étais rouge de honte et de confusion. D'ailleurs, je pense que ces Autochtones l'ont bien compris... mais tout de même ! Jamais plus je n'ai lu en public des extraits des Évangiles ou autres choses sinon que bien après, ni une autre fois servi la messe.

Corrélativement, je me souviens des garçons et des hommes qui s'accroupissaient devant les femmes pour leur parler et elles n'en étaient en rien offusquées (à la fois de l'impromptu de la demande de conversation, et à la fois de la posture elle-même) et cela avait l'air de se passer bien, malgré qu'on me soulignât l'indécence de la situation. Je mentionne ce souvenir, car il m'était alors apparu très étrange qu'il puisse régner une harmonie entre les sexes, harmonie qui se présentait manifestement devant moi dans cette sorte de sentiment de bienveillance que chacun de ces sexes se portait en toute simplicité à l'autre.

Je me levais à six heures et demi, solaire, de moi-même pour tout de suite me plonger dans le lagon, y faire un quart ou une demie d'heure de baignade, me doucher à l'eau douce fraîche, et être prêt pour la journée sociale. Le midi, à cette école-séminaire, où un élève après l'autre lisait des Écritures au repas pour nous empêcher de converser ensemble, riz-bonite composait notre menu cinq jours de suite. Sur ce menu, je n'ai rien à redire ; sur le reste que c'était un calvaire. Mais qu'attendre de personnes qui pensent que la vie est un calvaire ?

J'avais une attirance magnétique pour Vahité ; et elle l'avait pour moi. Un soir nous convînmes d'une rencontre dans ma chambre qui était à part. Il y avait quelque chose qui se passait et qui risquait de se passer, nous le savions. J'étais allongé dans mon lit ; elle était assise sur ma couverture. Le manque d'action, le mouvement interdit, l'indicible enracinement d'un danger incrusté quelque part dans mon être et une paralysie non pas comprise mais admise pourtant ont été en douceur l'abrogation de la soirée intime. Six mois plus tard, parce que je la réclamais, mes parents invitèrent Vahité, alors que nous avions déménagé à l'autre bout de l'île. Elle dormit dans la salle de séjour ; je n'avais pas pu aller la rejoindre, paralysé par la crainte que ma mère ou toi, nous surprîmes en amoureux. C'était l'époque où ma mère ouvrait impromptuement la porte de la douche pour voir si je me masturbais, et par-là même m'en interdire le plaisir.

En fait, il me fallait du temps pour me donner la permission. Peu de filles m'accordaient ce temps, ou si ce n'étaient les filles, c'était le mo-

ment où il fallait déjà songer à déménager. Ainsi j'aurais pu connaître l'amour des corps et des cœurs avant la fin de mes treize ans, et me rendre beaucoup plus rapidement indépendant de l'affectivité débile de mes parents et ce, en plusieurs occasions (sans me vanter ; d'ailleurs une ou deux suffisent) ; mais la substance du temps imposée ici par la morale, là par les déplacements, m'ont soustrait de l'aboutissement de ces tendresses réciproques possibles. D'ailleurs, j'y pense maintenant, lorsque j'appris qu'il faudrait à nouveau partir, j'avais cherché à mourir en m'éloignant de la côte, à la nage, avec un seul bras valide, car l'autre sortait d'un plâtre et était encore fragile. Aussi loin que j'ai pu m'en écarter, je doutais de la possibilité de revenir ; je suis allé loin... et je suis revenu : trop bon entraîné et trop de vitalité ; comme le Grec qui absorbait du vert de gris pour s'y habituer, de crainte qu'on ne l'empoisonnât et qui se trouva gros Jean comme devant lorsqu'il n'eût plus que ce vert de gris pour se suicider afin d'éviter la mort bien plus cruelle que ses ennemis comptaient lui infliger.

J'avais encore en mémoire mes oreilles écartées que ma mère voulait rectifier ; je n'ai jamais voulu qu'on touche à mes oreilles et je préférerais qu'on m'appelle « vent arrière » plutôt que de ne savoir pas, surtout, si je pourrais après entendre aussi bien qu'avec ces oreilles en chou-fleur. Ma sœur Dominique avait eu moins de chance : elle devait se faire opérer de je ne sais quoi, vers l'âge de vingt deux-vingt trois ans ; ma mère s'encoquina le chirurgien, qui obéit, le carriériste diplômé, pour qu'il sépare les deux doigts de pied soudés chez ma



sœur depuis sa conception même, sans lui demander son consentement. J'ai appris depuis que cette classe médicale stérilise, sur ordres gouvernementaux ou par jugement personnel, des personnes sans leur consentement. Un autre jour, je me suis retrouvé à l'hôpital pour me faire coudre de deux points de suture le dos de la main après que ma mère, alors que je mangeais la salade avec les doigts, m'y eut asséné un coup de couteau : à peine une excuse parce qu'elle s'était trompée en frappant du côté tranchant ! Et toujours ton silence. Non pas que tu ne criais pas, toi aussi, mais que tu ne t'y opposais pas par quelque chose de plus sensé.

À Tahiti, j'ai quand même connu un petit brin de racisme. J'avais déjà voyagé en allant te suivre à Bizerte sans y avoir rencontré le racisme. Là, ce fut très court, un tout petit épisode. À la pissotière, un Tahitien qui me montre sa quiquette en me disant « tu ne l'auras jamais aussi bronzée, la tienne hein ? Farani ». Je n'ai pas compris car ma quiquette est bronzée, comme celle de toutes les peaux mates, et en quoi donc cela pouvait-il bien changer le monde d'avoir ou non une quiquette bronzée ? Les coups pleuvent pareil, c'est pas une question de couleur, et le soleil brille pour tous et sur toutes les quiquettes nues. Cette drôle de réflexion m'a posé un problème, tout de même, car cela semblait être très important pour mon protagoniste, cette couleur de quiquette, bien plus qu'une coquetterie : quel intérêt que la couleur de sa queue dans le vagin de son amante, puisqu'on ne l'y voit pas mais qu'on l'y sent ?



J'étais débordant de vitalité. En classe je n'attendais que la sonnerie de la récréation pour pouvoir bouger. Il me semble que la classe est faite pour dévier l'énergie vitale vers le cerveau dans ces corps en pleine évolution. Et j'étais mauvais en classe. Je dépensais une énergie folle dans ces moments récréants autorisés, entouré d'une végétation luxuriante, d'une humidité qui faisait pousser n'importe quoi et qui remplissait les poumons comme l'eau d'un arrosoir un pot de fleur et ce soleil qui, loin de darder ses rayons comme sous nos latitudes, et surtout depuis une vingtaine d'années avec cet amoindrissement de la couche d'ozone dû à l'excès du travail humain sur sa propre et unique planète, chauffait en la caressant la peau du corps. Je débordais de vitalité et j'étais nul en classe. Quoi faire de ces mathématiques qui n'avaient pas la consistance de la vie grouillante ou qui cherchaient à l'imiter noir sur blanc ? de ces leçons de français qui n'étaient pas ma langue *courante* et qui, d'ailleurs n'est parlée par personne, pas même à la radio ou à la télévision ? de cette Histoire d'une si rébarbative manière enseignée qui ne correspond en rien au tangible du temps présent et de *mon* temps tangible en pleine évolution, dont l'Histoire *est* le présent auquel on ne me laissait pas la perception libre ? J'étais au fond de la classe, à droite, près de la fenêtre, qui trépignait d'impatience de retourner au dehors pour courir, porter, jouer, lutter, parler, manger des fruits de la terre que je sentais sous mes pieds souvent nus, respirer, bondir, m'asperger d'eau rafraîchissante.

Un jour, un des « frères » me retint, pour m'apprendre. Il me parla de la construction de l'Univers par Dieu. Ma seule question était « Qui avait fait Dieu ? Car si c'est le commencement de Tout, il ne peut pas s'être fait lui-même, puisqu'il est le commencement. Il y a quelque chose avant le commencement, même si le commencement est Rien. Comment un commencement peut-il s'être fait lui-même ? ».

« Ça, mon “ fils ” c'est un Mystère, répondit-il, et il faut croire aux mystères ; c'est un Saint Mystère de l'Église. C'est Elle qui nous l'enseigne, tu dois y croire ; c'est cela la Foi ». La religion est une réponse de l'homme à l'homme, dit-on, placé devant ce gouffre incommensurable qu'est son angoisse existentielle, la peur de la vie séparée de son âme, de sa reconnaissance. Mais plus simplement, la religion est le *règlement* d'une époque, diversifié suivant la provenance économique, géographique et temporelle de celle-ci, régissant les rapports des deux sexes, de l'homme et de la femme et inversement, chacun trouvant son goût dans la forme du pouvoir ou de la soumission qu'il entretient d'avec l'autre ; ce goût du pouvoir et la soumission étant plus ou moins instillé par la légifération de ce règlement même. La production et la consommation de marchandises est une forme de religion (Karl Marx parle de *fétichisme*, et Guy Debord de *spectacle*) dont les spécificités sont transportées de l'imagerie située dans la tête d'un homme vers l'imagerie située dans la tête d'un autre homme. La religion est une légitimation et la justification d'un pouvoir de l'homme sur la femme (qui accessoirement se venge à son tour par un *autre pouvoir* moins en vue, et non moins réciproque sinon que beaucoup plus affectif — Claude Steiner), en conséquence d'être qui vivent leur communauté selon des rapports d'esclaves-maîtres. Les

deux sexes ayant cessé d'entretenir ces rapports de pouvoir l'un vis-à-vis de l'autre pour vivre sans « jeux psychologiques » (Éric Berne), intimement, ils admettent enfin ce qu'ils sont (une partie du cosmos, par exemple, sur une croute planétaire), règlent leurs ingénieuses possibilités fructifiantes et bénéfiques, exercent « la santé de leur noble machine » (Charles Baudelaire), leur nature en corrélation d'avec le monde et celui qu'ils créent, de sorte à jouir de cet aspect grandiose enfin retrouvé pour s'y disputer, s'aimer et bâtir librement, car ils ont l'intelligence de produire sans que les déchets de cette production ne leur nuisent de sorte que leur monde reflète sans honte leur propre image.

J'ai très souvent les yeux qui brillent. Une autre fois c'était pour me punir d'une leçon négligée (je suis d'ailleurs très content que « les sanctions ne soient pas reconnues légitimes par les élèves. Comme ils le disent, le manque de travail “ *ça ne regarde qu'eux-mêmes!* ” » ainsi que le déplore Le Figaro du 6 octobre 1997, page 11) et il me donna une quarantaine de vers de Hugo (si pour Isidore Ducasse, Alfred de Musset est repoussant dans sa comparaison pélicanesque, pour moi Hugo est une charrue qu'il me faut tracter, les harnais sciant le cuir de ma logique affective) à apprendre par cœur ; que je ne partirai pas sans les savoir. Moins d'une demi-heure après, à son étonnement, il était obligé, suivant son contrat, de me laisser m'en aller.

J'étais plein de vitalité et nul en classe. Je n'ai jamais aimé le travail, le labeur. Et je n'ai jamais de difficulté pour me souvenir de ce qui

m'intéresse. J'adore apprendre. Plus tard, à l'armée, j'étais sur le tableau d'honneur, et ai eu en certaines matières des moyennes frisant d'un demi-point ce qui est considéré comme le sans erreur. Mais je n'ai jamais travaillé pour avoir ces honneurs. Comme Ésope, un livre que tu m'avais offert alors que j'avais sept ans, peut-être, j'apprends en m'amusant. Je dois, cependant, déteindre un éventuel triomphalisme, au regard du niveau culturel possible que nous avons aux Armées.

Et je ne crois toujours pas au labeur : cette société est une société de labeur et elle n'est pas heureuse. Certains discutent pour d'autres, qui travaillent, leur temps vital qu'ils doivent consacrer au labeur. La praxis, c'est à dire la jonction toujours se poursuivant entre la théorie et sa pratique se comparant et s'évaluant constamment pour intégrer de la vie le passionnant, insite à l'invention de systèmes qui soustraient à l'humain, nous-même, des besoins énergétiques mécaniquement répétitives (et c'est ce qui est fait *présentement* mais pour la passion de quelques uns, et encore !), le reste de son temps bien compris se passant en ce que la société présente passe pour du vent à commercialiser : *la communication* (le plaisir de la vérité dans l'écho du divisible), sous les formes qui conviennent à ceux qui la pratiquent. On construit des machines *présentement* qui ressemblent sans failir au mode de communication présent ; et on communique sans nul doute, mais cette communication est à l'identique de ces *chaînes* de montages, d'étalages ou nucléaires : derrière un écran à code barre, cathodique ou de confinement. C'est simple : lors-

que j'ai la sensation de travailler, je m'arrête.

Assis à ce fond de classe, à droite, près de la fenêtre, seul à mon pupitre, je caressais sans que quiconque ne s'en soit un milliardième de seconde aperçu, mon sexe qui s'érigait sans nécessité d'images érotiques, par vitalité, avec le bout de mon crayon à travers le tissu de mon short et m'offrais de puissantes décharges orgasmiques, qui me faisaient vaciller et me laissaient quasi pantelant durant un nombre difficilement déterminable de secondes. Comme j'ai eu plus tard à le remarquer, lorsqu'on ne veut pas être aperçu dans ces moments là, on ne l'est pas, d'une part ; et ensuite, les êtres humains ont vraiment peur de l'orgasme qui fait vaciller et laisse pantelant (ils appellent cela « la petite mort », ce que je ne comprends pas, moi qui y trouve un grand moment de *vie*, par nature et entre autre, l'antidote de la crainte de la mort représentée), craignent les diverses décharges émotionnelles intenses où ils sont *organiquement* impliqués, en règles générales, et qu'ils évitent de s'y intéresser, car cela leur *est* douloureux de s'y intéresser. On peut pourtant jouer à se faire peur sans faire mal à quiconque, pas même à soi. Néanmoins, dans mon cas, ce n'était pas la peur qui réglait mes plaisirs, et le plus délicat était la tache de sperme : mais elle séchait si vite avec cette chaleur !

~oOo~

En règle générale, nous recevions peu de monde à la maison. Un type, une fois, raconta qu'en terre d'Afrique le sang des règles coule

le long des jambes des femmes et que ça ne semble pas les gêner. Il en était dégoûté. Pourquoi être dégoûté du sang œstral quand l'autre n'a pas de culotte, et pourquoi la femme en éprouverait-elle du dégoût ? Et puis, si ça ne les dérange pas, ça ne dérange pas leur entourage, alors pourquoi, toi Européen, cela va-t-il te déranger ? Au cas où cela serait vrai, ce n'est pas ta culture, tu ne comprends pas, ce ne sont pas là tes histoires. Sûr que des mouches peuvent te dégoûter et ne sont pas d'une hygiène excellente, mais tu ne devrais pas être écœuré par le sang des femmes en général, et je suis sûr aussi qu'elles savent fort bien s'occuper de leurs propres affaires, elles-mêmes. Tais-toi. Vous, mes parents, disiez que c'était dégoûtant, effectivement. Pas moi : comment se peut-il être une femme sans règles ?

Le questionnement du sang œstral est très particulier. Même dans la société trobriandaise, qui a une culture semble-t-il assez adéquate à l'épanouissement de la personnalité des personnes par la liberté amoureuse — je n'ai pas dit « licence », j'ai dit « liberté » — faisant partie intégrante de l'organisation sociale (maisons de jeunesse, République des enfants, séparations de la paternité biologique de la paternité affectivo-sociale et de l'héritage de l'affectif), la jeune fille, lors de ses premières règles est considérée comme tabou, et subit un enfermement, unique certes, qui dure le temps de son écoulement œstral. Un moment j'ai pensé que la circoncision avait une relation d'avec l'obsession ou la crainte qui entoure l'écoulement menstruel : le sang de la circoncision se retrouvant comme en un miroir de la spécificité féminine ; tout comme la spécificité masculine est de n'en pas avoir.

Mais je dirais surtout que la circoncision est plus pour calmer la peur du féminin, de *sacrifier* en quelque sorte, par un renversement de l'esprit, ce féminin au masculin, qui serait ainsi rendu plus viril encore (comme si l'humain mâle n'est déjà pas viril en soi !) et, de fait, je suis obligé de la rapprocher de ce qui est nommé cette « petite mort » : blessé d'avance, le circoncis n'aurait plus rien à craindre de la perte de soi dans le coït amoureux satisfaisant. À la différence près que l'homme ainsi mutilé, à moins qu'il ne sorte sans douloureuse cicatrice de cette meurtrissure, ne peut plus coïter amoureuxment, et que la première prise de pouvoir réelle de la société qui veut perdurer selon ces modalités signera son pacte par une atteinte à l'organe génital. . . qui sert de rapprochement d'entre les deux sexes se retrouvant dans la *relation* de la sexualité lors de l'union de leur intimité et des émotions qui s'y rattachent. Je n'affirme pas que ce soit seulement cela qui crée la folie dans certains cœurs, mais que ce soit un point de départ remarquable ne fait aucun doute. Sans aller très profondément, je compte trois « raisons » pour lesquelles l'une ou l'autre des deux spécificités sexuelles ne s'abandonne pas à la déferlante amoureuse : que l'orgasme fait mal, qu'on a peur d'avoir mal ; la peur que si on « a » un orgasme, on se laisse contre son gré dominer *afectivement* par l'autre, que l'orgasme va vous changer et vous rendre plus vulnérable aux agressions du monde ; et pour finir, que la femme qui s'y perdrait deviendrait une salope et que l'homme qui s'y perdrait ne serait plus un dominant.

Cela dit, je n'ai rien à l'encontre du circoncis, j'aimerais juste qu'il évite



de circoncire son présent et celui de ses enfants, lui aussi.

~oOo~

Nous avions encore une fois déménagé : la troisième maison, la troisième commune en une année. Là encore, j'ai trouvé une jeune fille avec laquelle je m'entendais ; en fait, elles étaient deux sœurs, et celle qui me plaisait le plus avait quatre années de plus que moi ; elle était très jolie et avait été distinguée lors d'un « concours de beauté ». Nous n'avons rien eu le temps de faire, pas même de calmer la légère étrangeté de la différence d'âge. Lors d'un dernier des soirs qu'il me restait à vivre en cet endroit, j'étais allé mettre des larmes sur mon souhait de rester habiter sur cette île, et de ne pas aller ailleurs où trop sera encore à recommencer, en regardant ce beau ciel étoilé et en priant l'entité du bonheur de m'exaucer. Rien n'y fit : nous quittâmes le lieu, l'île, pour retourner en métropole. Je n'ai jamais rien souhaité d'autre depuis : cela ne sert à rien lorsqu'on est impuissant devant les événements, sinon qu'à traîner la quantité d'affection qu'on a porté sur le souhait qu'on doit encore porter alors qu'il ne s'est pas réalisé. J'ai trouvé chez Héraclite, plus tard, cette remarque selon laquelle « il est dur de lutter contre son cœur, car ce qu'on désire s'achète à prix d'âme » ; ces morceaux d'âme en moins qu'on paye sans qu'on puisse soi y faire quelque chose pour qu'elle se réalise et ainsi se gonfler de satisfaction, comblent leur déchirement par de la tristesse.

Il s'était passé quelque chose, une autre fois, vers ce moment là. Tu

avais à charge l'entretien et la protection d'un terrain militaire jouxtant la mer qui, pour nous, les enfants, était quasi paradisiaque tant ce terrain de jeu était grand. Une fois, donc, des gens s'amarrèrent à un coffre ; et il ne le fallait pas. J'avais une carabine à plomb, et j'étais devenu bon fusil en tirant sur les toupas, des crabes de terre vifs et très méfiants. Lors de cette altercation, j'ai visé ces gens, qui étaient à une cinquantaine de mètres, et j'ai tiré. J'ai touché la cuisse d'une femme. Cela ne se fait pas, vraiment pas. Tu ne me dis jamais rien sur ce fait, tu as même dit qu'ils n'avaient qu'à ne pas être là où le plomb, arrivé en fin de course heureusement, était arrivé. Moi, j'ai été choqué par la tache rosée sur la cuisse féminine. J'ai douté que ce fut mon plomb, mais si, indéniablement c'était mon plomb. Sincèrement, je ne pensais pas pouvoir faire mouche, tant du point de vue de la distance que de la précision. Mais j'avais fait mouche. Tu aurais dû me réprimander sérieusement : on ne vise pas des êtres humains, jamais. Tu étais presque fier de mon habileté alors que tu aurais dû être honteux de l'usage que j'en avais fait. C'est donc moi qui me suis discipliné au regard de mon acte, et tu n'y as pas gagné grand'chose.

Presque tout ce que j'ai découvert avec toi a donc été comme pris à distance, avec une séparation constante d'entre ce que je te devais réellement et ce que tu aurais pu avoir de moi de reconnaissance du fait de ces découvertes : elles étaient là comme se présentant à moi parce que nous vivions ensemble, à côté l'un de l'autre d'une manière obligée, et somme toute assez conventionnelle ; en dehors de

toute affectivité, sans même une propension à l'amitié. Il me semble que tu as senti cette séparation ; il se peut aussi qu'elle t'ait touché et que tu en aies été meurtri ; mais rien ne transpira, en mots, en paroles, en phrases ou en gestes. Si on peut tout-à-fait se vanter de ce que l'on a fait, toi tu donnais aux choses une certaine verve en surplus, comme un orgueil qui n'avait pas sa raison d'être, qui les dénaturait et leur enlevait la substance du plus subtil du vécu de ce qu'on a fait soi pour le plaisir de le vivre sans songer d'abord à le bien décrire ; un peu comme un livre de chevalerie qui décrit des monstres n'ayant jamais éclos sinon que dans la pensée d'un esprit qui veut grandir ce qu'il a considéré avoir fait petit et a honte de cette petitesse... alors qu'il a fait, tout simplement, et que ce fait est le résultat de sa vie, d'un temps qu'il a employé de telle ou telle manière. Pourquoi ne pas en être fier ? Pourquoi en enlever l'effectivité par du surajout ? Qu'on ait un jour peu réussi, si on en a vraiment fait, n'empêchera pas un autre jour d'employer du temps à l'accomplir mieux.

Il faut dire que ta femme appuyait ces mensonges, comme tout spectateur attend un plus gros mensonge encore pour l'épater encore plus, de sorte que cette épate lui donne la sensation d'avoir vécu quelque chose de réel, qui n'est autre que cette seule attente qui le met en épate. Un mensonge est une prise de pouvoir sur l'autre. Suivant Joseph Gabel, il serait une maladie mentale, mais je dirais plutôt que c'est une maladie *affective* : si le mensonge s'opère en esprit, c'est par inclination affective, et c'est donc bien l'affectivité qui est malade,

et non pas l'esprit qui, lui, fonctionne selon ses propres détours ; et c'est vouloir se décharger des maladies de l'affectivité que d'attribuer le mensonge à la seule mentalité, elle qui n'en est que l'exécutante. Et je suis obligé d'admettre que si nous, vos enfants, connaissons si peu de choses de votre vie, c'est que nous ne savions pas trier ce qui était affabulation de ce qui était réel, trier le semblable de l'invraisemblable, avec nos imaginations d'enfants, que cela nous paraissait un imbroglio inextricable de vérités et de « faux mensonges » qui donnent à dire qu'il s'agit là d'une vérité incomplètement énoncée pour faire penser à celui qui l'entend quelque chose de contraire ; imbroglio qui nous interdisait de poser la moindre question dont la réponse eut pu être vérifiable, plus ou moins, car cette réponse impliquait de notre part une quémante affective excessive pour être admise. Le fait que tu nous aimais de sorte à ce qu'on ne s'en rende pas compte mettait aussi un frein à nos questions : pourquoi questionner sur sa vie quelqu'un qui ne vous veut pas de bien, pour le moins ?

~oOo~

Ainsi je te dois d'avoir voyagé un peu. J'ai vécu trois ou quatre années à Bizerte, entre trois et six ou sept ans ; et j'ai fait le tour de notre planète Terre, Système Solaire, Galaxie, Cosmos, alors que j'avais quatorze ans, après être resté à Tahiti dix-huit mois, juste en 1968, cette année charnière qui a vu se soulever Paris, la France et l'Europe contre l'aliénation reconnue dans la marchandise et son spectacle. C'était encore le temps où on visionnait les films en cinéma de plein-

air, au milieu du bavardage et des commentaires des spectateurs dont la bouche n'était pas close par le droit de l'argent : chacun pouvait énoncer la manière dont il vivait l'expérience, et cela semblait naturel. Un cinéma où seule parle l'image était proprement inconcevable ! L'image d'un film est comme une histoire, un conte dont le conteur est l'image et comme tout conteur, elle ne peut raconter son histoire qu'avec les commentaires de son auditoire. En fait, l'image n'était pas encore enfermée dans une boîte qu'on transporte chez soi et qu'on regarde dans un silence béant de pensées suivies et énoncées autrement que sous la forme d'un sondage qui soupèse uniquement la rentabilité d'un spot publicitaire, c'est-à-dire l'efficace abrutissement des images qui le précèdent. Le dire porterait à renoncer à cette publicité, mais c'est justement cet abrutissement le désiré.

On écoutait la radio venant « de l'autre bout de la Terre », en ondes longues, ce qui exigeait des antennes tout aussi longues. Quelle impression d'entendre parler des gens dont la voix, car elle est portée aussi loin, réclame tant de moyens pour les écouter ! Là on entend lorsqu'on écoute. Entendre les gens parler dans leur langue a quelque chose de magique, lorsqu'on se représente ce moyen. Le poste à galène peut encore faire saisir la sensation procurée. J'étais quasi hypnotisé par ces petites musiques de cinq ou six secondes qui repassaient en boucle, comme une phrase ou un bonjour, et qui précisaient que sur cette longueur d'onde il y a quelqu'un, dans le noir... qui n'est pour l'instant pas là. On dit que Monsieur Hertz a fait la découverte *à la loupe et dans le noir* de sa célèbre étincelle ; c'est en re-

produisant son expérience que des étudiants se sont aperçus que cette étincelle éclatant entre les deux extrémités d'une antenne excitée par la décharge d'un condensateur dans une autre antenne située à vingt ou trente mètres, n'était visible que de cette manière : à la loupe et dans le noir. De même Wilhelm Reich a visualisé l'orgone dans une cave tapissée de tôles galvanisées dans l'obscurité totale ; mais on peut aussi le voir dans une simple cave totalement hermétique à la lumière, après un temps de rémanence du système visuel d'une vingtaine de minutes, si on en n'a pas peur, c'est-à-dire, si on ne craint pas de le voir !

~oOo~

À quatorze ans établis, j'étais extrêmement curieux de la femme ; il me fallait la voir, la contempler nue, faute de ne pouvoir la toucher : quelle est donc ce magnétisme qui faisait pointer mon attraction vers elle ? Je regardais des filles se baigner dans une rivière : elles me remarquèrent, moi et mes yeux et me désignèrent du doigt avec des rires moqueurs : j'avais dû fuir. J'avais une voisine dont j'ai soulevé avec un bâton la jupe alors qu'elle dormait et n'ai vu que son vêtement intime, le cœur battant : piètre décharge ! C'est de la folie de se comporter de cette manière, de ne pouvoir pas avoir, de ne pas obtenir de contact direct, sans honte, aussi simple que le simple, avec une fille, avec une femme. La première fois que j'ai dit « je t'aime » à une femme, j'avais trente neuf ans ; encore l'ai-je dit en espéranto, et trop tard. Cette manière de se comporter est due à cette éducation qui a donné une vision du monde

de la sexualité, une forme pratique de l'amour, énormément déformée. Et là encore le silence est obligé car en parler c'est se trahir et se trahir c'est recevoir une désapprobation supplémentaire largement superflue. Je n'avais pour moi que mon vélo dont je poussais les pédales comme un forcené pour dépenser cette folle énergie vitale, les masturbations étant difficiles lorsqu'on sait que ces parents sont là, prêts à surgir. Je me souviens que vers seize ans je me suis masturbé devant des statues de femme en pierre comme on en sculptait au début du siècle, en touchant leurs rondeurs. Quel enfer de solitude ! Mais j'avais la chance alors d'avoir trouvé la musique et découvert le goût de l'ivresse alcoolique.

Mon premier baiser a été une merveille. « C'est ça un baiser? avais-je dis, on recommence ! ». Les craintes que ma mère avaient incrustées dans mon âme et ma verge ont fait qu'au seul contact de mon gland sur la cuisse de mon amante, j'ai éjaculé, mon excitation rendue démesurément forte par ces gênes excessives. Elle m'aimait bien, cette femme, qui était très belle, mais quoi faire avec un tel garçon ? Et la honte ou l'échec, que rien de cette science du pourri ne permet de surmonter, ont fait que j'ai abandonné autant qu'elle m'a abandonné. Une autre fois, je vois une fille habillée de façon assez excitante dans la rue ; je suis allé au contact, le cœur en chamade et demande « vous ne voulez pas qu'on dorme ensemble ? ». Elle s'arrête, me regarde, me gifle, courroucée et s'en va. Je ne savais vraiment rien faire avec les femmes. Ça a été très très long, pénible et douloureux pour un résultat à peine meilleur.

Ce qui fait que je n'ai plus choisi de femme que celles sur lesquelles j'avais une sorte d'ascendant, à qui je correspondais bien plus qu'elles ne me correspondaient quand je ne les choisissais pas réellement. Et j'avais bien failli reproduire le scénario familial lorsque vers dix-huit ans j'avais engrossé une femme fort sensuelle et jolie. Mais mon attitude très peu mâle au sens social du mot ou correspondant à ma fonction, puisque j'avais été engagé « volontaire » dans la Marine nationale, a fait qu'elle a préféré prendre un autre homme que moi et se débarrasser du fruit gênant de nos amours mortes. Je l'en remercie.



Nous n'avons jamais reçu d'argent de poche. Ce qui amène à certaines conséquences dans un monde régi par la relation d'argent. Vers l'âge de quatre ou cinq ans, je volais dans le porte-monnaie de ma mère et nous en profitions, mes sœurs et moi. Elle s'en aperçut. Elle vint alors à mon école, entra dans ma classe et, me désignant du doigt, dit devant tous mes camarades et l'institutrice complice (la jeune bique) : « Mon fils est un voleur, il me vole de l'argent dans mon porte-monnaie » : ça a été une occasion pour moi d'avoir les oreilles chaudes ; ainsi montré du doigt, comment vivre avec les autres ? En y pensant maintenant, je me demande si ce n'est pas après cette honte que j'ai eu cette fracture du crâne en heurtant le pare-chocs d'une deux-chevaux dans sa course. Plus tard, pour avoir quelques sous, avec un camarade, nous chapardions les bouteilles à étoiles de der-



rière un magasin pour les déconsigner au même magasin. Cela permettait d'aller au cinéma et de mâcher quelques bonbons. J'ai entièrement saccagé une école, un jour de week-end, avec le même camarade.

Vers quinze ans, j'ai eu mon premier emploi salarié. À cet âge, on ne vous accorde, comme salaire, que la moitié de celui que gagne une personne âgée de plus de seize ans ; déjà. Ensuite, c'était l'époque où, malgré les accords de Grenelle, on travaillait neuf heures par jour et cinq jours et demi par semaine. À la fin du mois, ma mère exigea l'intégralité de ma paie : « je te nourris, je te loge toute l'année, tu dois donner ta quote-part, et tu n'as travaillé qu'un mois et demi ». Je l'ai disputée : il me semble que j'ai réussi à conserver la moitié du piteux argent que j'avais gagné dans cette vinaigrerie enchaîné à la machine à embouteiller (mettre des vides, encartonner les remplies) où un chef d'équipe intelligent au possible, ne voulait pas que nous nous assoyions sur des caisses, malgré un rendement supérieur et, surtout pour une moindre fatigue : le prolétariat doit répondre à une image de lui-même répondant à celle que lui donnent les garde-chiourmes du patronat dont ils traduisent l'affectivité. Pas mal de bouteilles en plastique ont éclaté et dès ce moment nous ne jouions plus que de vinaigre, d'odeur et de liquide partout répandus, dans la chaleur de ce mois d'août 1969 !

À la maison, nous voyions souvent l'huissier venir chercher les sous manquants à des crédits impayés. Nous nous demandions bien pour

quoi, d'ailleurs, car nous n'avions qu'un frigo, une cuisinière, une machine à coudre et une autre à tricoter, en sus des meubles habituels et nous mangions assez chichement. Où donc passait l'argent ? Nous ne le savions pas. Ce n'était pas gai, mais pas triste non plus. Quoi faire d'autre, dans ce cas là encore, que de prendre la chose comme elle se présente ?

~oOo~

Mais le *plus* terrible coup que vous m'avez assené, un peu plus tard, celui qui a véritablement détruit toute *ma* lancée dans la vie, a été de me « mettre à l'armée » avant même mes dix-sept ans. De retour à la métropole, après toutes ces séparations douloureuses de l'île charmante (qui n'a aujourd'hui plus que le charme froid du béton omniprésent des hôtels pour chair refroidie), où j'avais laissé une grande partie de mes amours précoces, où j'avais laissé un lieu plein de vitalité et un grand terrain de jeux possibles et à découvrir, cette eau dans l'air sur terre et salée de la mer, la végétation généreuse, le poisson et la longue houle de l'Océan — « je te salue, Vieil Océan ! » — Pacifique, j'avais dû une fois encore m'adapter et me refaire des amitiés neuves. Apparemment, à vous, mes parents, les amitiés ne vous ont jamais manqué même absentes : enfermés dans le cocon de vos problèmes « quotidiens », vous avez vécu de relations aussi légères que votre don à la relation avec autrui. Mais, nous, enfants, en avons besoin puisque nous avons senti que le strict cadre familial nous était insuffisant et même restrictif, manquant de largesse et de chaleur. Si, à vrai dire, nous n'étions capables

de donner que ce que nous avions appris à donner et suivant les modes adoptés par ces perpétuelles séparations impromptues et mutilantes, il nous fallait tout de même le donner.

Nous avions atterri à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), parce que la famille paternelle y habitait. Vous m'inscrivîtes dans un collège de « frères », encore une fois : quoi faire d'autre, vu que je n'avais pas le niveau de la métropole ! Aux colonies, j'avais obtenu le Certificat d'Études en chantant la Marseillaise ; de retour en France, le monde des écoles n'était plus le même : ce qui servait de lien aux autochtones d'entre eux et leur « patrie » n'avait plus la même consistance dans la patrie même !

Seul, ou avec les cas « sociaux », mes semblables, encore une fois, dans la cour comme dans la classe. Déclassé par le pays et l'instruction, avec ceux qui étaient nommés ainsi, j'étais un cancre. J'ai eu la chance de rencontrer un copain qui faisait de la musique ; je savais jouer d'oreille du saxo soprano. Nous fîmes équipe : lui jouait de la batterie, du piano et de la guitare. Je me suis mis aux percussions et ai acquis un « sommaire » de piano. Nous jouions dans les églises, accompagnant la messe (il fallait trouver un public !) et lors de boums en pratiquant un vivant free jazz.

Autour de cela, les relations s'élargissaient, prenaient du volume et de la surface géographique. Nous avions une montagne entourée de garrigue pour espace d'aventure ; nous ne passions pas deux semaines

consécutives sans l'escalader, ou bien nous perdre dans le fouillis végétal, autour du barrage de Bimont, et des sources avoisinantes, des petits marais que peu de gens connaissent (cela se voyait aux rares traces de pas). Des expériences avec les explosifs qui passionnaient un camarade, la photographie qui en passionnait un autre, et les risques que nous prenions les uns les autres stimulaient notre courage, notre lien et cette vivacité qui bouillonnait. J'aimais partir seul dans cette garrigue sèche sous le soleil où tout est vanité, sauf de vivre et d'avoir le cœur qui bat, la soif à la langue et les jambes qui bougent, frotté par le chêne rouvre, parfumé de romarin et de thym, les pins, la pierre de calcaire, le sommet devant soi, être soi devant le sommet et pour finir le sommet sous ses pieds pour redescendre ensuite dans la vallée accueillante.

À cette époque, je commençais à peindre, à faire de la photo avec un « appareil à faire soi-même » qui est passé par la fenêtre un jour de colère maternelle parce qu'elle me trouva à ce moment-là excessivement fainéant, à dessiner et à écrire, à chanter des chansons qui disaient ma tristesse de l'absence d'amour. Bien sûr ce n'était pas du génie, mais mes idées avaient toujours autre chose que ce qui se faisait communément, tant dans l'usage des matériaux que dans la disposition que je leur donnais, sans avoir eu connaissance aucune de l'art « moderne ». J'aimais la technique mécanique pour les possibilités qu'elle permet, mais pas pour la technique elle-même : elle était un moyen et non une fin. J'aimais jouer du saxophone car plus on en joue et plus l'oxygène absorbé par la respiration accélérée enivre le cerveau et ses

possibilités de communication, cette propension à se mettre en harmonie avec la conscience de l'existence de deux êtres, ou plus, qui sont soi et les autres et se sont réunis pour jouir de la réalité, sans torturer quiconque, ou vivre avec des fantômes.

Je savais réparer les choses, les trucs, créer des systèmes. J'avais eu des expériences de leader chez les scouts pour avoir été très rapidement, en deux mois peut être, chargé de la responsabilité d'une patrouille de huit à quinze garçons. Mais ces garçons, je ne les avais pas choisis, et ils étaient moins téméraires que je ne l'aurais voulu. Qu'il était bon de partir vers cet immense terrain de jeu autour de la Sainte-Victoire, de dormir dehors, à la belle étoile, car les étoiles brillaient comme notre regard, et notre sang palpitait comme les bruits de la nuit. La marche réchauffe du gel et il faut apprendre à marcher pour marcher loin : l'apprentissage du temps atmosphérique et s'en dépêtrer.

Durant donc un peu moins de ces deux années, je m'étais fait un environnement dont l'instabilité fleurait encore le désir de l'inconnu à conquérir, et pas si seul que cela ! Je connaissais la ville, commençais à moins craindre les endroits louches, sombres où on vendait un bon thé chaud et sucré, où on parlait une langue étrangère et qui m'était familière. Nous y étions accueillis sans qu'on nous pose de question, sans qu'on nous regarde de travers parce qu'on était jeune et turbulent et ces endroits n'étaient pas chers : havre de repos d'un court moment dans notre course à la poursuite du temps sous le soleil qui traverse le ciel.

J'avais encore changé d'école. J'étais en troisième de transition, c'est-à-dire avec trois années de retard sur le cursus commun admis dans l'Éducation nationale. Assis au dernier banc, avec mon camarade de classe, nous rêvions de faire des dessins animés peuplés des personnages que nous créions et crayonnions durant des cours dont nous n'avions que faire. Nous étions très bons en dessin, lui en dessin proprement dit, moi en création, en représentation d'idées et de sentiment. Je dessinais au trait, le volume donné par les absences de traits définissant le personnage ou l'animal, ou l'espace que je voulais créer.

Nous avions aussi un prof d'anglais qui nous apprenait des chansons anglaises un peu tristes, c'était sympa. Et un prof de technologie d'une très grande pédagogie — n'oublions pas que nous étions la lie des élèves — qui réussissait à attirer notre attention en nous faisant imaginer comment on pouvait créer un système dont le but était de faciliter ceci ou cela, de régler automatiquement ceci ou cela — rien de tel que les automatismes pour réveiller l'attention de fainéants, car les automatismes travaillent pour vous ! — dont on voyait le résultat, tout de suite, immédiatement. Je ne sais pas si c'est cette « fainéantise » qui m'a amené à me poser la question du travail. J'ai découvert que l'ingéniosité humaine se révélait dans l'art poétique et la machine, si je ne prends pas en considération ses possibilités de communication (l'écho du divisible) dans laquelle ils trouvent consistance, bien sûr. Le chômage n'est ni plus ni moins qu'une mécompréhension de l'humain par lui-même : beaucoup de *choses* l'en empêchent. Le Capital, finalement, est obligé de suivre les lois

de la dialectique, c'est-à-dire les lois qui précisent le *devenir* humain à partir de ce qu'il est et devrait être et qu'il n'est pas. Ces lois sont *déjà* décrites. Le devenir commence au passé, passe par le présent et s'en va, en s'accomplissant *dans le présent* vers l'avenir. La matière de l'humain est le temps, autant qu'il est la matière du temps. La logique est aussi naturelle que le vivant lorsqu'elle reste aussi fluide que le vivant, et l'étude du devenir, la dialectique, ne s'étudie qu'à l'état fluide : on la fige, la « coagule » pour la faire mourir. La vie meurt dès qu'on la fige : elle perd sa logique en acquérant la logique de la mort. Un mode de compréhension du monde encore vivant peut alors dire qu'elle devient folle, incompréhensible à elle-même sinon que figée, ne saisissant plus son caractère fluide, et produit les dispositions de son épanouissement à son image dans la grossesse, l'éducation, l'école, l'usine, la prison, l'argent, les comptes qui ne veulent rien dire par eux-mêmes, des calculs qui ne servent qu'eux-mêmes, où tout est enfermé et rigidifié. Mais comme l'organisation sociale présente contient toujours et encore de l'humain à l'état fluide, elle contient présentement la *matière* qui lui permet de se manifester.. Depuis environ huit mille ans, nous ne sommes plus dans une société de désirs qui s'énoncent parce que possibles à réaliser, et nous ne sommes toujours pas dans une société de satisfaction, et pourtant la satisfaction est contenue dans le présent et, par-là même, incite à sa réalisation. La machine, je l'ai dit tout à l'heure, fruit de l'ingéniosité humaine, dispense l'humain des stricts gestes répétitifs qui n'ont plus de consistance proprement humaine mais a fait perdre le sens du

collectif, de commun aux mortels : de la traction du soc par les hommes ou les femmes, nous sommes passés à la traction animale, du soutirage du vin nous sommes passés à l'embouteillage automatisé, du lavoir nous sommes passés au lave-linge, parfois, collectif. Car la réappropriation du temps disponible n'a bénéficié à personne des deux entités de base de la disposition du temps sous sa forme coagulée : le maître, s'il n'exécute pas de tâche physique ne dispose pas de plus de temps que l'esclave qu'il doit surveiller dans sa paresse : l'un l'use dans sa force musculaire, l'autre dans sa force intellectuelle. L'humain crée la machine d'abord parce qu'il est ingénieux, veut jouir du plaisir de créer et ensuite pour que cette machine *travaille* à sa place. Son imagination débridée lui a fait même penser que la machine pourrait se créer elle-même, quand il ne s'est pas lui-même saisi comme créateur. Les dispositions intellectuelles présentes basées sur la compréhension présente qu'il a du monde, c'est-à-dire de lui-même, évite que l'humain, en tant que communauté, constate qu'il peut se dispenser de travailler présentement par une reprise en main de l'organisation de ce travail. Les enfants savent qu'en supprimant l'argent, le monde ne changerait pas *matériellement*, seuls changeraient les rapports sociaux et les manières de les comprendre. Chacun sait aussi que l'aliénation sexuelle « c'est-à-dire rendue étrangère, non seulement à la société mais aussi à sa propre nature », est la condition *sin equa non* à l'existence des relations humaines actuelles, et que pour en rétablir une expression satisfaisante, il nous faut *cesser de travailler*. On parle, par exemple, en France, de l'existence d'une soixan-



taine de centrales nucléaires qui produisent 70% de l'énergie consommée : mais on ne dit pas *à quoi* est consommée cette énergie. De même, en Guyane française, E.D.F. a construit un barrage (le barrage de Petit Seau) qui a submergé des milliers d'hectares de vie grouillante, pour produire par la décomposition des matières inondées du méthane pour la couche d'ozone et de l'électricité destinée *essentiellement* à la *réfrigération* des locaux de la base de Kourou : que faudra-t-il encore détruire de *notre* croute terrestre pour s'envoyer en l'air en gardant le frais ? Comme l'étude du devenir laisse toujours deux possibilités qui s'équilibrent dans le moment du futur immédiat, se compensent, se complémentent ou s'affrontent, avec cette maladresse forcée de n'en choisir qu'une seule, qui interdit l'autre, et toujours celle qui fige la vie, on en est arrivé à ce stade de pourrissement, où les humains ne savent plus qui ils sont, perdus dans un monde qui leur est étranger où ils ne peuvent s'y reconnaître en rien, pas même entre eux et qui les emporte vers la mort qui est devenue leur unique objet d'intérêt. Le chômage n'est, finalement, tout comme la pollution à une autre échelle, que l'expression coagulée, et bien présente, du *travail*, uniquement humain, *excédentaire*. La gestion de la misère est arrivée à un tel point d'autonomie que le mot d'ordre, qui peignait en 68 l'aliénation de la vie humaine qu'il fallait détruire : « métro, boulot, dodo » est devenu aujourd'hui la quémante de tout un chacun pour perdurer dans cette même vie : c'est la même revendication, mais à l'envers, de cette *séparation* chérie qui vous a tant perdu qu'on ne sait plus comment perdre.

Pareillement, l'objet de l'homme est le sens poétique, c'est à-dire une manière de communiquer une émotion par l'expression matérialisée de ses sens à autrui : cajoler les muses. Plusieurs auteurs que j'estime évoquent la futilité de la vie : cela ne m'intéresse pas. Je suis plus étonné par cette laconique pensée : que l'humain disparaisse de cette planète, la « nature » ne changerait pas pour autant : *elle est là*, se ressemblant à elle-même, quelle qu'en soit la forme ; que nous détruisions tout ce qui réside sur cette croûte terrestre indiffère à l'Incommensurable Vie, elle est là et changera seulement de forme pour être là encore, même aussi brûlante que la surface de Mercure ou aussi aride que la surface de Mars. Ce n'est pas le passage des générations qui m'étonne, mais le seul et simple fait que j'existe, que je constate ce passage et que je puis le communiquer : le dire, le décrire et transmettre à un autre ce que j'en éprouve, qu'il pourra ressentir, éprouver à son tour et comprendre, et cela dans le cadre de la nature, de ce qui *est*, comme fondement et comme matière au cadre que je m'y construis. Pour cajoler les muses il faut du temps, beaucoup de temps à ne rien faire, pour sentir le temps, la matière de l'humain que cet humain utilise, présentement, à chronométrer dans la seule production des choses et comme manière de domination de l'un sur l'autre par la pointeuse, la fiche de paye, et le ticket de caisse, par la politique, la défense des travailleurs et les handicapés sociaux, par la détresse amoureuse, la maltraitance et les maladies affectives : la voilà l'expression de l'art, la poétique de mon temps !

L'encadrement avait des problèmes de discipline avec nous. Un jour, le surveillant général me traita de « rampouille », c'est-à-dire de moins que rien, de chose sur laquelle on marche, parce que je ne voulais pas exécuter une injonction qu'il m'avait donnée de faire et qui ne me plaisait pas, ou que je trouvais injuste. Je lui ai dit « rampouille toi-même ». En Conseil de discipline, j'ai expliqué que « si je lui avais dit “ rampouille ” c'est qu'il m'avait traité de rampouille et que je ne suis pas une rampouille ». Une rampouille a peur des coups, je n'ai pas peur des coups, j'en ai eu un long apprentissage et ma mère a cessé un jour de me frapper parce que, ne voulant pas faire ce que me valaient ces coups, je lui avais dit qu'elle pouvait me frapper autant qu'elle voudrait sans me faire changer d'avis : elle arrêta d'épuisement. Là, la conne, me regarda avec un autre air, constatant à son goût que j'étais devenu courageux en me révoltant, pensa sans doute qu'elle avait fait de moi, ainsi, un homme ; elle avait peut-être peur aussi que je me rebiffe et lui renvoie les coups reçus injustement. Lui était-il apparu soudainement que l'immunité qui la protégeait en étant ma mère, qu'on ne frappe pas innément, trouvait là son « point maximum de pénétration » ? Ce Conseil de discipline augmenta encore le côté délicat de ma situation : cancre, indiscipliné, vagabond, musicien, indomptable pour ainsi dire alors qu'une caresse me faisait fondre, ma mère ne savait plus quoi faire de moi. Elle conspira avec toi pour me mettre à l'armée où j'ai fini ma vaillante jeunesse.

Qui dit ce que je serais devenu en continuant sur ce trajet dans le « civil » ? Je ne sais pas. Je gagnais en indépendance, en courage et en ardeur, et en m'encasernant à seize ans et onze mois, je me suis retrouvé dans un milieu dans lequel je n'avais rien à faire intellectuellement, au niveau de la liberté créative, si cela veut te dire quelque chose, ou même d'un seul sens artistique, esthétique ; de nouveau seul, à devoir tenter de tout refaire avec des gens que je n'avais pas choisis et qui ne me convenaient pas, ou trop peu. Un véritable désastre, lamentable, qui eut besoin d'un temps infini pour être réparé. Éloigné de mes amis, de mes connaissances, des filles, ces femmes, de la musique, de notre poésie, de nos plaisirs, de nos vagabondages, et à nouveau perdu. Ma jeunesse a encaissé ce coup bas, bien sûr, car elle est la jeunesse, mais combien d'ans lui a-t-il fallu pour le distiller ? Juste le temps de ne plus être pour avoir disparue dans le cours même de ces ans de passage.

~oOo~

Tu m'avais donné un truc qui était de me mettre dans la « Musique » où je fus admis plus à cause de ma bonne gueule, comme tambour, que sur mon talent : j'ai su tenir comme il le fallait les baguettes, à la mode jazz. Ce fut un moindre mal, dans ce milieu sans saveur, borné et obtus : pas de garde, car les mauvaises nuits font de mauvais musiciens, avait-on admis. Donc j'ai très peu fait de gardes durant ces années militaires. Et comme je m'étais promis de ne pas rester plus de temps que je n'en pouvais supporter lorsque j'avais passé pour la première fois le porche de Saint-Mandrier, je me suis fais virer au bout de trois années, bien qu'ayant signé pour six ans, lorsque je n'eus

plus rien à en découvrir.

Il y a quelque chose à dire à propos de cette signature d'engagé « volontaire ». Cette signature venait après une période d'essai de trois mois. À l'époque, la majorité était obtenue à vingt et un ans ; j'en avais dix-sept et deux mois. J'avais bien calculé pouvoir m'échapper, avant la signature, ou au moins tenter l'aventure. Nous étions plusieurs adolescents dans le même cas : résultats écoliers médiocres, contexte familial détestable, solitude ; et nous avions discuté entre nous des conséquences d'une « non-signature ». Nous étions flottants, à vrai dire, avec un pied déjà posé dans la rébellion. Se retrouver dehors, à plus de trois ans de la majorité, c'est-à-dire avec les flics et les maisons de correction au cul sans être soi-même un brigand ou désirer le devenir, nous posait un problème. . . qui fut tout simplement résolu au moment de cette signature par un mensonge grotesque du second-mâitre enjôleur. Il nous dit : « si vous ne signez pas, votre famille devra payer les trois mois passés dans la Marine nationale ». Plus de problèmes, on signe : comment ajouter à la misère de nos sœurs par une dette supplémentaire qui ne serait due qu'à notre désir de liberté, elle-même incertaine ? Comme je l'ai appris bien plus tard, je ne devais rien à cette Arme, absolument rien, de ces trois mois de présence. Ainsi, j'aurais certainement pu faire autre chose.

Et ma jeunesse et ce moment qu'elle contient d'adaptation sociale, de liens sociaux et d'expérimentations dans son milieu social immédiat et connu sont restés inexploités pour faire de moi un errant social, un être très peu capable de vivre avec les autres car il n'a pas fait la place

qu'il y voulait et qui correspondait à son être, sa personnalité, son caractère, où il n'a pas pu correspondre avec d'autres êtres sociaux et n'a pas appris à tolérer la différence de l'autre comme piment de l'amitié : il a toujours pensé que cette différence est une manière de lui imposer, comme vous le faites, quelque chose qu'il ne voulait pas ; et j'en étais arrivé à penser qu'il valait mieux se cacher du monde que de s'y intégrer, car ce monde vous bouffe la liberté d'être ; d'être, non pas ce que vous voulez être, mais ce que vous ne voulez pas être, ce qui est un minimum.

Dans cette armée, je n'ai trouvé personne pour poursuivre mes aventures. Une fois j'avais entraîné un camarade dans une de mes journées dominicales en uniforme dont je profitais en errant : partir sans but, avec rien et sans argent car nous n'étions pas payés, ou une misère. Après avoir mangé en demandant son pain au boulanger, et son morceau de cochon au charcutier, toujours aimables, nous avions marché et atterri dans un club de plongée, à discuter avec les gens de ce qu'ils faisaient. Sûr qu'un retour, ou deux, au même endroit nous auraient permis de faire plus connaissance avec cette activité, car nous étions marins, jeunes, beaux, dégourdis et, même sans le sou, nous aurions eu le droit d'accéder, sans doute gratuitement, à ce que d'autres payaient, en échange d'un service ou deux, qui en font partie. Mais ce jeune accompagnateur avait été impressionné par les heures de marche dénuée de tout but défini autre que le voyage ; alors il ne m'a jamais plus accompagné, et nul autre à sa place. Qui regarde un chien errant, avec son pas et sa cadence caractéristique, alliant sou-

plesse et économie, la tête pleine de son mouvement et le museau pointé vers un simple autre part connu de lui seul, voit le mouvement de la vie.

La « Musique » m'a fait connaître le vin en qualité et surtout en quantité, lors de nos sorties. J'aime la musique, même militaire ; Beethoven a écrit une courte marche militaire très sympathique qui m'a servi d'indicatif à une émission radio pirate. Je trouvais cela plaisant de marcher au milieu de la rue, au premier rang, devant tout ce monde gai et souriant, fort bien disposé à notre égard dans cette manifestation de rue qu'est un défilé ; et nous étions contents puisque nous sortions de l'enceinte militaire assez souvent, que nous mangions copieusement dans de bons restaurants, que nous faisons de la musique, fut-elle militaire, en bref, que nous prenions de l'air.

Sinon, à l'armée je me suis fait chier. J'ai dû subir le nivellement des autres, sans qu'ils y réussissent, ce qu'on nomme le bizutage : ma chambrée avait tenté de me faire bander pour me faire éjaculer en me branlant, mais elle n'atteignit pas son but car je ne voulais pas leur laisser le plaisir de m'humilier. Mon érection tout autant que mon sperme m'appartient. J'ai eu d'énormes difficultés avec mon sperme, puisque je recevais brimades et quolibets de ma mère lorsque je me masturbais ; les douches municipales, en général, accordent vingt minutes pour l'usage du lieu, ma mère s'inquiétait au bout de cinq : ce sperme perdu, n'est-ce-pas, et la jouissance corollaire devaient lui déplaire, à elle, qui n'a jamais obtenu de garder un amant qui lui

convienne ; et pourtant, il y en avait eu un qui l'aimait beaucoup, et nous avec. Mes difficultés évoquées plus haut de mes contacts avec les jeunes femmes en étaient le résultat. Pour l'accepter, car j'ai bien dû percevoir que ce sperme était une partie de moi, au même titre que ma peau, ma voix ou mon souffle, je me forçais à le manger pour m'ôter ce dégoût instillé par l'autorité parentale qui l'assimilait, par son attitude négative, à de l'excrément, tant il est vrai que l'on préfère pudiquement nommer « rejets » les insanités qui se dispersent discrètement d'une centrale nucléaire, ou d'un quart de milliard d'automobiles, et « pollution » les restes d'un rêve de délice d'un enfant en pleine croissance, contre laquelle il ne peut rien. Ça n'a pas été facile.

À l'armée je me suis fait chier. Une caserne est un endroit minable, absolument laid de la volonté absolue du refus d'y mettre et d'y admettre la plus petite fantaisie, le moindre tag, la moindre couleur farfelue qui soit sortie de la tête d'un farfelu qui passe ; où se côtoient des centaines de personnes, toutes du même sexe, habillées de vêtements similaires sensés faire d'elles un uniforme ; où on mange une substance industrielle sans goût, essentiellement utilitaire et où on dort dans des lieux sinistres certainement copiés (lesquels sur laquelle ?) sur le modèle de la prison, mais avec des murs moins proches. L'armée est un lieu d'obéissance bornée : le « pourquoi » y est banni, autant que la curiosité. Le seul « pourquoi » admis explique le règlement, l'utilité de la discipline dans une aussi vaste concentration de personnes mâles dans un même lieu sur lequel aucune n'y a d'emprise ; mais il n'y a pas de pourquoi à l'obéissance même dans cet endroit où il faut obéir :



courir, marcher, se faire vacciner, manger, dormir, subir les punitions, avec et par la soumission imposée, sinon on vous l'imposera quand même par cette force qu'un civilisé nommera tout simplement de la torture. On comprend dès lors pourquoi cette engeance, en « temps de guerre » se comporte en violeuse de femmes, de fillettes et de gamins, qu'elle éventre la femme enceinte, qu'elle émascule ses ennemis pour « les lui faire bouffer » et que ne sais-je encore ! À lutter contre le temps en temps de paix, ils luttent contre la vie en temps de guerre, car ils ont aussi peur du temps qui passe que de la vie qu'ils fuient. À l'armée on ne peut avoir un respect pour l'autre car tout autre est étranger ; la curiosité, ou le différent, y sont interdites. L'Armée est l'institution où se rejoignent plus ou moins forcés, des malades affectifs, un peu comme dans *Les clans de la lune* *Alphane* de P.K. Dick, mais en plus grave, car cette institution est meurtrière par excellence en étant là pour cela et faite pour cela.

À l'armée, j'ai rencontré deux amantes. Des affectations de poste que j'avais eues à choisir entre d'autres qui m'auraient professionnellement été plus prometteuses, j'avais pris celle qui me permettait de rester à terre : en mer on rencontre peu de femmes et les conditions qui entourent leurs rencontres à terre lors des bordées ne me convenaient pas. J'ai déjà parlé de la première qui correspondait au scénario familial. Je veux juste ajouter que là encore j'ai eu une éjaculation très précoce ; mais, je ne sais par quelle disposition, il s'est trouvé que je n'ai pas débandé jusqu'à une seconde éjaculation communément relaxante, un peu tardive, qui me permit de tâter du plaisir de

la fornication. Je me souviens que le lendemain matin j'avais très mal à l'anus ; sans doute était-ce de l'avoir tant serré la veille ! M'enfin, cet « exploit » (où donc va se nicher la gloire ?) me valut de la rencontrer de nombreuses fois encore, et dans des arrangements plus flatteurs car plus empreints de confiance réciproque en soi et en l'autre.

La seconde était une femme plus grande que moi, dotée d'un très grand charme, plus âgée aussi de huit ans environ, qui m'avait doucement montré que je lui plaisais. C'est elle qui, durant un acte d'amour, « s'occupa de moi » — selon ses propres termes — et me fit découvrir la perte de la conscience dans l'abandon total de soi à l'autre par et dans le plaisir ; qui m'a donné de vivre mon premier orgasme. Merci Françoise. Pour de strictes raisons professionnelles, nous dûmes être extrêmement discrets, devant le public, de la réalité de notre rencontre : elle était, elle-aussi, aux Armées. Personne ne s'est douté de quoi que ce soit dans ce milieu jaloux et c'est dès le moment où nous dûmes cesser notre relation, car étant de la haute bourgeoisie elle se devait de se marier avec un homme de sa classe sociale, que je décidais n'avoir plus rien à faire embrigadé. Trois mois plus tard, j'étais dehors pour « inaptitude à tenir son grade et sa spécialité », ce qui veut dire : moins que rien ; pas même apte à tenir un fusil en temps de guerre.

~oOo~

Je ne doute pas que tu aies pistonné mon avancement ; mais je n'en ai

eu que faire ! De même, dans le civil, tu as cherché à me pistonner quand j'ai voulu me faire embaucher dans une grosse boîte d'aéronautique ; mais bien que considéré par mes chefs d'équipe pour mes qualités professionnelles, mon sens de l'autonomie et de la décision, tu n'avais rien pu faire. Quelques mois auparavant, j'avais tenté de m'associer quelques camarades contre une injustice salariale (pour le même travail, et parce qu'embauchés par deux boîtes d'intérim différentes, nous avions deux salaires différents) et cela n'avait pas plu, bien sûr. Et de ces faits, j'ai dû admettre que le travail ne vaut pas grand'chose face à l'injustice calculée ; qu'un bon ouvrier n'est rien face aux perspectives de soulèvement révolutionnaire qu'on lui prête ; que dans le cadre général de l'entreprise, on préfère la soumission à l'habileté professionnelle quels qu'en soient les résultats pour celle-ci ; et que ton piston n'était pas très puissant : manque de conviction ? car, finalement, je n'étais pas très dangereux dans ma quête de justice et j'aimais beaucoup ce que je faisais.

C'est là aussi que j'ai fait la connaissance des syndicats « toujours prêts à prolonger d'un millénaire la plainte du prolétaire, à seule fin de lui conserver un défenseur ». Les patrons sont des malades mentaux, affectifs et les syndicats sont leurs infirmiers. Plus tard je me suis aperçu que les avocats et les syndicats ont le même combat : maintenir, coûte que coûte, la paix sociale, tout comme cette douteuse tolérance qui circonscrit et organise la prostitution ; ne dit-on pas « syndicats-ca-pi-pitalistes » et que « les syndicats sont les derniers bastions de cette société » ? Mais je dois admettre que tant que l'esclave, irresponsable devant lui-même de la réalité de

ses actions sur le monde, se contentera de l'être, il mourra avec son patron, irresponsable devant lui-même de ses actions sur le monde, tous deux emportés, l'un faisant l'autre commandant, par la seule production de leur activité complémentaire dont ils gâtent la croute de cette planète.

~oOo~

Lorsque je suis sorti de l'armée, je suis resté proprement hébété pendant plus de six mois ; durant cette période je n'ai rien fait, strictement rien fait. J'étais allé revoir un ami, pour recommencer ma vie, mais j'étais déjà trop différent, et il commençait à fonder une famille. Nous avons dû nous quitter. J'ai rencontré beaucoup de gens. Je n'avais aucune envie de travailler. Je m'étais fait embaucher dans un entrepôt de « bois et dérivés » : j'y suis resté un mois, à peine, constatant que toute ma paie partait en nourriture et que je prenais de l'ampleur musculaire : je voulais rester fluet pour rester agile, et non pas rigidifié par l'effort pour devenir je ne sais quoi que je ne voulais pas devenir. Une autre place, comme vitrier : j'ai été dégoûté lorsque le patron arrivait de promenade avec sa mercédès décapotable et sa belle nana empognonnée alors que nous travaillions pour des clopinettes. Une autre fois j'avais trouvé une place de pizzaiö. Après trois semaines de cuisine, j'avais, midi et soir, une clientèle régulière qui trouvait bonne ma nourriture. À ce moment là, m'étant aperçu que je faisais marcher pleine la boutique, j'avais demandé une augmentation, en signe de participation à cette bonne marche. On me l'a re-

fusée, je suis parti.

Je suis parti faire les vendanges dans le mâconnais, avec une bicyclette qui s'est cassée en route. Je suis revenu après avoir fini celles de Moselle. J'ai fait des rencontres, et j'ai quitté le milieu maternel. J'ai encore dû quitter ces rencontres là. J'ai erré finalement jusqu'à maintenant.

~oOo~

Mais, pour finir, le coup le plus pendable que tu m'as fais remonte à 1982, après la mort de ma sœur Catherine. Tu m'as envoyé une lettre particulièrement virulente. Cette lettre était composée d'une photocopie accompagnée de ce mot :

*“Bonjour Christian,*

*“Tu trouveras jointe à la présente, la photocopie d'une lettre destinée à ta mère, lettre où tu es en cause.*

*“Je te demande de m'éclaircir, sans crainte, sincèrement et à fond sur ce problème énigmatique.*

*“Je te prie de croire que ceci n'enlève rien des sentiments qui subsistent à ton égard.*

*“Je souhaite vivement ta collaboration, je t'embrasse, Ton Père,*

*“G.”*

Cette lettre venait après quelques six ans de total silence et onze années où nous n'eûmes que huit heures de contact peut-être ensem-

ble, en tout et pour tout et en deux ou trois fois. Tu m’y demandes, à moi, la lumière, la certitude et la profondeur nécessaire pour soulever le voile du doute recouvrant une tienne énigme. Par prudence, au cas où la résolution de cette énigme aboutirait à des conséquences singulières, tu me préviens de la constance de tes sentiments ou tout au moins de ceux qui subsistent — de quoi donc ? Si ce n’est que tu as déjà résolu cette énigme de sorte à ne me gratifier que d’un reste de sentiment qui subsiste en toi à mon égard, à une considération d’ordre moral que tu as encore envers moi. Comme je l’ai montré, avant ce mot « *des sentiments* », ceux que tu as éprouvés pour moi n’ont pas eu la substance suffisante pour sustenter mon réel besoin d’affection enfantin, et affirmer ainsi que de cette quantité il en subsiste quelques uns ; ou bien alors, je me pose la question « Quelle est la *teneur* de ces sentiments ? ».

Ces précautions prises, voici, maintenant, le texte de la lettre que tu as envoyée à ton ex-femme, la mère de ton fils et qui contient cette énigme :

*“Bonjour Christiane,*

*“Après avoir vécu de voir la terre se refermer sur Cathy, je devais une visite à ma mère, qui ces jours-ci réside chez ma sœur.*

*Au cours de la conversation, durant cette visite, par une pulsion de franchise exceptionnelle chez elle, ma sœur me révéla que : “Si Christian Angellaume a refusé de procurer de sa moelle osseuse pour obtenir la guérison de sa sœur, c’est que biologiquement il ne pouvait pas, car il n’est pas de moi” (sic).*

*“Cette réflexion me plonge dans une grande et sombre perplexité.*

*“En, effet, il résulte que seule Cathy et Domi sont issues de ma semence.*

*“Toutefois, si sur les quatre enfants qui portent mon nom j’ai deux bâtards (hormis Claudie bien sûr), cela ne fait que 50% entre légitimes et illégitimes; alors que ma sœur en est elle à 100%. Record imbattable.*

*“Cette version des faits, émise par cette dernière, ôte quand-même quelques ambiguïtés à vos récents comportements (Toi et Christian), malgré cela incompréhensible en ce qui me concerne.*

*“Puis, revenons au passé, il est indéniable que je n’ai pas été le sublime bénéficiaire de ton pucelage et que tu m’as amplement accueilli.*

*“Les événements intra et extra conjugaux, qui depuis se sont déroulés ne peuvent que m’inciter au doute, malgré que 28 ans se sont écoulés depuis et que déjà je faisais preuve d’une naïveté et d’une confiance sans mesure dont tu n’as cessé d’abuser, et qui me coûtent encore très cher.*

*“Aussi, je te prie de bien vouloir m’éclairer sur ce qui est pour moi, le principal concerné, une nouvelle énigme.*

*“Je n’ai l’esprit ni rancunier, ni vengeur, c’est pour la clarté de mon passé.*

*“Bien sincèrement*

*“G.Angelliaume.”*

Ma sœur serait morte à cause de moi, si ce n’est ce refus qui m’innocente. Mais ce refus lui-même me trahit comme n’étant pas le frère de ma sœur, autrement dit : je ne suis pas ton fils.

Je recommence ; il faut bien lire ce qui est écrit. Parce que je ne suis pas le frère de Catherine, je n’ai pas pu lui procurer de ma moelle osseuse. C’est-à-dire que si j’avais été son frère, j’aurais été coupable de la mort de ma sœur pour ne lui avoir pas donné de ma moelle os-

seuse. Ça, pour moi, c'est très grave. Dans de telles conditions, que je sois ou non ton fils m'importe peu car il est salissant ce doute que tu insinues selon lequel je n'ai pas aimé ma sœur, jusqu'à lui refuser un don de moi. Cela vient bien sûr d'une personne qui nous a le moins donné affectivement.

À cela s'ajoute que, corrélativement, puisque je ne lui ai rien donné, je ne suis pas son frère, donc pas ton fils.  $\zeta$  *Entiendes* ? Ne l'aurait-elle réellement pas été, que l'affection que j'avais pour elle me permettait de dire que Catherine *est* ma sœur, tout comme est ma sœur, ma demi-sœur Sylvie. C'est facile à comprendre, non ?

Par ailleurs, on voit bien que tu cherches à te rassurer : non content de t'être fait entuber d'avoir engrossé ta femme, ce qui t'a obligé à te marier avec elle, tu te serais fait doublement entuber parce que ta femme aurait été engrossée par un autre que toi. Je me serais même ligué *intra-utero* avec ma mère contre toi. Que me demandes-tu, à moi, d'éclaircir cette énormité ? Qu'ainsi tu aurais pu être dispensé, non seulement de patienter ta vie avec cette putain, mais aussi de payer deux pensions alimentaires de trop. Car il semblerait que ce sont plus les pensions alimentaires que tu digères mal que le fait que la putain t'ait « amplement accueilli » et de laquelle tu ne peux pas même revendiquer le bénéfice sublime d'un pucelage pour un tel prix.

Ta « naïveté et ta confiance » étaient obligées par ta condition de militaire hors de ses foyers ; si tu peux fort légitimement reprocher à ta légitime de n'avoir pas su prendre de précautions pour garder de la discrétion envers toi, tu ne peux demander à quiconque une absti-



nence que tu ne pratiquais pas, sinon que par impuissance.

Il en est de même de cette obnubilante croyance dans les facéties fantaisistes des alchimistes et scabreux personnages de la médecine moderne, qui n'ont jamais voulu rien comprendre aux raisons de la *recomposition* carcinomateuse de l'organisme vivant et qui *tuent* l'organisme affaibli en vue de le *réanimer* par l'injection d'un organe étranger dont la correspondance adéquate est aussi difficile à trouver qu'une aiguille dans une botte de foin, fussions-nous issus des « mêmes sangs ». Et c'est à la mort advenue que les reproches percent. Catherine n'avait plus aucune envie de vivre et personne ne lui en avait redonné le goût, personne, surtout pas ton ex-femme ! ni toi. Ma sœur a été triturée par la chimiothérapie, irradiée par la radio-activité, détruite dans ses relations sociales, écrasée par sa mère, abandonnée par son père, se retrouvant incapable d'exprimer son amour à son mari d'une manière satisfaisante, se retrouvant avec la charge d'un troisième enfant et connaissant pertinemment le poids familial de cette charge par son histoire et nous, ses frère et sœurs étions désarmés devant ces barricades d'insanités. Avant son mariage, j'avais fortement conseillé à ma sœur d'avorter : la morale familiale (sans compter la sociale !) a été la plus forte, et la souffrance n'a pas voulu aller plus loin après ce troisième enfant. Cela s'est passé en moins de trois mois. On ne pensa jamais à recharger Catherine d'affection, de vie, de vitalité, de cette puissance qui fait de vous que vous avez plaisir à vivre car vivre est un plaisir lié à la vie, sauf pour les morts-vivants, les débiles volontaires et les acerbes personnages de ton genre ou celui de ton ex-femme.

Ta sœur n'a qu'une enfant, ma cousine Françoise ; de soustraire ta sœur du lot des salopes, sans doute par filiation, tu es certain du parallèle biologique/social, qui t'importe bien plus que l'affectif. Qu'outre ce doute ôté, qu'elle ait eu un seul enfant lui donne 100 % de ce que tu veux bien lui accorder : dans le cas contraire cela aurait fait *zéro* pour cent ; imbattable calcul où tu te serais retrouvé béatement vainqueur.

Je suis obligé d'admettre que tu es tombé dans le gros panneau de l'humiliation acceptée en accordant de l'autorité à cette insanité, si elle a vraiment été dite. Même durant la maladie foudroyante de Catherine, je n'ai pas entendu parler de toi : que sais-tu de mon « refus » et des circonstances qui l'entourent ? Que n'as-tu vérifié par toi-même, auprès de moi, la teneur des événements avant de sauter sur la rosse de la calomnie, sinon qu'elle t'arrangeait ? Car je vois bien que tu n'as pas été par quatre(s) chemins mais bien un, pour me reprocher encore une fois, à moi, d'avoir été le premier de tes enfants et de m'en imputer les conséquences.

Tu supposes encore qu'il a pu y avoir une complicité entre moi et ma mère, renouvelée au cours « de récents comportements », à ton rencontre, assurément, et pour la mort de ma sœur Catherine : pauvre homme et tu aurais voulu pour elle comme pour moi de tels parents ? Je me suis réduit depuis longtemps à admettre que je suis *orphelin volontaire*, de mes deux parents, car aucune complicité n'a, et n'est, possible avec aucun d'eux.

Bien sûr, piètre père, que je suis ton fils ! Comment aurais-tu pu en

douter sinon qu'aveuglé par une absence ? Car ici, en plus de douter d'être mon père biologique, tu admetts n'avoir pas été mon père affectif, et pleures d'avoir dû l'être socialement. Sinon tu aurais délicatement évité de poser une telle vilénie devant moi : si tu m'avais aimé, en quoi cela t'aurait-il indisposé de *savoir* si oui ou non je suis issu de ta pauvre semence ? De cette semence, eut-il été un *autre* spermatozoïde qui aurait rencontré l'ovule de ma mère que je n'aurais pas été moi ! que j'aurais été un autre. Un peu d'humilité, que diable ! Peut-être aurais-je été celui qui écrit ces lignes, certes, mais évidemment pas de cette manière ; c'est tout.

À cette lettre, huit mois après, temps nécessaire pour trouver une bonne forme d'entre toutes celles qui se sont proposées à moi, je t'envoie ce télégramme :

“REPONSE A TA DERNIERE LETTRE DU 18 AOUT 1982 :  
CRETIN, SI TU N'ETAIS PAS SI STUPIDE OBTUS MILI-  
TAIRE ET ASSUREUR, TU AURAS PU ETRE UNE DE MES  
FORTUNES ET TU N'AURAS CERTAINEMENT PAS  
VOULU UN HERITIER A CES TARES. MON BULLETIN  
DE NAISSANCE TE TRAITAIT AVEC MEPRIS, PENSES  
DESORMAIS, RESIDU D'IMBECILE, QUE C'EST MOI QUI  
TE TRAITTE AINSI. CHRISTIAN”

On m'a dit qu'après ce télégramme tu avais cherché à me « corriger » ; je ne t'ai jamais vu et je ne sais pas qui aurait mis « la trempe » à l'autre, vu que j'aurais eu l'occasion de me venger des mauvais traitements que tu m'as faits subir, directement et indirectement. Pourtant

tu connaissais mon adresse et tu avais suffisamment d'argent pour te payer un voyage et une nuit d'hôtel, et qu'en bons nombres de lieux que j'ai habités, la porte n'a qu'en de très rares occasions été verrouillée, de jour comme de nuit. Tu as sans doute encore agi comme par pétérade, comme ta vie affective (le reste je m'en moque !) à ceci près que tu en as emporté qui n'en demandaient pas tant.

Mais somme toute tu n'es que le produit de cette société que tu as acceptée par soumission bien plus que par ignorance. Quoi dire ? Quoi réprimander ? Quoi reprocher ? On naît avec les parents qui vous donnent la vie et un bonheur plus ou moins malheureux, paradoxalement ; et l'amour est davantage le fruit d'un manque de bêtise que d'intelligence. Et vraiment, là, tout a raté.

~oOo~

Il y a aussi que d'avoir eu de tels parents et d'avoir si souvent changé de domicile, ne rend pas l'amitié aisée et, n'ayant jamais voulu payer la réparation d'une si grande tare, ou pour peut-être me défaire de ma colère, par une demande d'aide à la psychologie, je vois mon existence grevée d'une grande solitude. C'est que je n'ai jamais accepté qu'on fasse de moi quelque chose que je me refuserais à être et que la méfiance dans laquelle j'ai crû, pour me prémunir de trop grandes altérations, a donné que je me défie de beaucoup. L'amitié pourtant serait pour une immense part la réparatrice de ces tristes méfaits. Payer d'argent pour l'absence d'amitié ? Hélas ! Cela ne m'est pas possible ! Après avoir déjà tant payé du sang des larmes au cours de mon enfan-

tine existence, quel paradoxe pour moi ! Il ne faudrait pourtant pas grand-chose : un peu de souplesse, guère d'affabilité, moins encore de gentillesse, un brin de commisération, un rien d'intelligence, un zeste de chance, un fétu de communauté d'esprit. Il me faudrait surtout être devenu comme les autres, un tant soit peu ; c'est-à-dire vivre comme eux, en gros, ce que je ne fais pas et ne pourrai pas faire, puisqu'il me faudrait travailler pour acquérir une satisfaction peu à mon goût à une organisation sociale dont les résultats sont si peu à mon goût. Je considère donc que ces taches sont scellées comme les miennes, et que, de ce que je désire tant, de cette amitié dont j'ai joui si peu du plaisir et du loisir de chérir, je ne pourrai guère en avoir plus que je n'en ai aujourd'hui ; qu'il me faudra m'en contenter, jusqu'au point où je trouverai trop lourde son absence, trop « avancée » comme je dis, la solitude. Ainsi, de ce mal que déjà j'ai reçu, qu'on m'a infligé, parce que j'étais ce que je suis, je ne puis pas demander de compensation. Peut-être que des excuses, selon un protocole à déterminer, pourront l'atténuer : mais saura-t-on les formuler, comprendra-t-on que l'on doive s'excuser ? J'en doute fort ! Puisque je ne suis pas loin de me provoquer à penser, de cette amitié qui fait le substrat « minimum » de la relation parentale et qui a déjà tant fait défaut, qu'elle faillira encore.

~oOo~

*Cette lettre a été envoyée à son destinataire. Je l'ai à mon tour reçue deux jours plus tard dans une autre enveloppe, ouverte, entière et seule.*